

**De la Sarthe à Céret et Montparnasse...
Quand Paris faisait Ecole...**

LOUTREUIL L'INSOUMIS

SYNTHESE BIOGRAPHIQUE ETABLIE PAR J. LEVANTAL



JEAN LEVANTAL – 5, rue Coq Héron. 75001 Paris – Tél / Fax 01.42.36.96.89
- Tous droits de l'auteur réservés -

=====
Pour compléter votre lecture :

Tous les passages en italiques sans guillemets, sont extraits de la correspondance de Loutreuil.

Il est aisé de retrouver les lettres dont ces passages sont extraits en utilisant le C.D. où a été retranscrit l'ensemble de cette correspondance.

- Pour effectuer la recherche sur PC :
- 1/ Ouvrir le fichier de la correspondance
 - 2/ Taper ensemble ctrl avec F ou ctrl avec B pour ouvrir la fenêtre de recherche.
 - 3/ Sélectionner " Rechercher "
 - 4/ Puis taper un mot caractéristique ou un groupe de mots du passage concerné et pointez sur " suivant ".

N.B. : (la recherche doit tenir compte du fait que certains mots frappés en majuscules peuvent être à rechercher sans les accents qu'ils auraient en minuscules. Exemple répertoire ou REPERTOIRE)

=====

“ La destination de l'art dans notre temps est de transporter du domaine de la raison dans celui du sentiment cette vérité que le bonheur des hommes consiste dans leur union. C'est l'art qui seul pourra fonder sur les ruines de notre régime présent de violence et de contrainte ce royaume de Dieu qui nous apparaît à tous comme l'objet le plus haut de la vie humaine. ”

TOLSTOÏ

- propos relevés par Maurice Loutreuil

MAURICE LOUTREUIL

(1885 – 1925)

Synthèse biographique

■ QUAND PARIS FAISAIT ECOLE

- ◆ *Dire l'homme* que connurent ses compagnons de l'Ecole de Paris, s'impose, avant de résumer sa vie.
- ◆ A Montparnasse on l'appelait “ *Le Russe* ” ; peut-être parce qu'il avait l'œil bleu et qu'il était fataliste...

- ◆ Tel qu'il lui apparut en 1923, Irène Champigny, qui le soutint dans ses derniers jours, le décrit en ces termes :

“ – Il était avant tout dénué de charmes. Fort grand, large d'épaules, très maigre, avec une tête massive, comme disproportionnée. Des cheveux blonds coupés ras au-dessus d'un front immense, un front magnifique; des pommettes saillantes, un bon nez (oui vraiment, un bon nez) comme en ont parfois certains de ces paysans auxquels il ressemblait.

On ne pouvait faire attention à sa bouche, cachée qu'elle était par une moustache. Des sourcils touffus d'un beau dessin, et, sous l'arcade sourcilière un regard bleu, mouillé, naïf, un regard à la fois d'enfance et de gravité qui surprenait par l'inattendu de sa profondeur. On le trouvait laid. Pour rectifier cette erreur, il n'était que de le voir sourire... son sourire contenait sans doute tout l'amour qu'il n'avait pu donner. Il était de ces êtres dont une seule expression révèle l'intense lumière intérieure et devant ce sourire, l'on comprenait que moins ravagé de souffrance il eut offert aux autres, avec la bonté de son accueil, un aspect tout différent. Quand nous l'avons connu, il faisait assez penser à un jardin après la tempête, alors, n'est-ce pas, on ne peut pas juger. Devant ce qui a résisté, l'on présume de ce que devait être l'ensemble “avant”. Je crois bien qu'il aurait pu être beau. Il en douta, il s'exposa à trop de douleurs; son visage devint l'image même du tourment.

Ce tourment qu'il portait, était d'arriver à concilier les différents besoins de la vie avec ses aspirations personnelles. On peut les résumer toutes en disant qu'il voulut avant tout bien vivre et peindre bien. Entendez que ce qu'il comprenait par bien vivre était fort en dehors des règles sociales, des coutumes établies. “Je ne crois pas, écrivait-il, que l'on puisse vivre mal et peindre bien”. Il disait aussi : – “La vie a plus d'importance qu'on ne croit à première vue sur la qualité de l'œuvre d'art”, et encore: “Je serai heureux seulement quand j'aurai peint un tableau qui me donnera une certitude et me créera moralement ma place au milieu des hommes, par les qualités que j'aurai concrétées en lui et qui ne seront dues qu'à moi seul.” –

■ LA SARTHE

L'ENFANT

1885

- ◆ Maurice Albert Loutreuil est né le 16 mars, 6 rue des Appentifs, à Montmirail (Sarthe) où son père était principal clerc de notaire.
- ◆ 13 avril : Sa mère Angéline Maria Chedhomme, meurt à l'âge de vingt cinq ans.
- ◆ Mis en nourrice, jusqu'en 1888, au hameau de la Hutte, près de Fresnay-sur-Sarthe, l'enfant est ensuite confié à ses grands parents Loutreuil dits Fleury à Chérancé, berceau des familles paternelle et maternelle.

1889

- ◆ Repris par son père devenu notaire à Saint-Pierre-des-Nids, il est alors envoyé à l'école communale avec son frère Arsène, de trois ans son aîné.
Une profonde affection liait Maurice à Arsène, comme en témoignent les nombreuses lettres adressées par le peintre à son frère. Leur conservation nous permet de connaître une large part de sa vie ; – *on est ensemble plus frères que beaucoup d'autres*, lui écrivait-il d'ailleurs un jour.

1891

- ◆ D'une grave pneumonie, Loutreuil conservera une fragilité pulmonaire, avec la crainte de devenir *poitrinaire*, comme l'avait été sa mère.

1895

- ◆ L'enfant entre en 7ème, puis poursuit ses études secondaires au lycée Montesquieu, après que son père, devenu agent d'affaires, s'est installé 39 boulevard du Général-de-Négrier, au Mans, où il épouse en secondes noces, le 8 janvier 1898, Virginie Emilienne Rocheteau, âgée de 32 ans.

L'ADOLESCENT

- ◆ A partir de l'âge de quatorze ans surtout, Maurice ressent comme *une véritable torture* la vie retirée et monotone que son père lui impose, ainsi qu'à son frère, en même temps qu'il souffre des effets de sa *trop grande timidité* et de ce qu'il considère comme son *peu d'avenance physique*.
- ◆ Obstinément rebelle à l'enseignement de son professeur de dessin, il ressent d'autre part, dès cette époque, les *premières atteintes* de sa *passion pour l'Art*.
- ◆ Au sortir du lycée, et en raison, écrira-t-il, des doutes que faisait peser sur lui son état de santé, il n'acquiesce pas pour autant à la proposition paternelle de *faire des sacrifices afin de lui permettre de poursuivre ses goûts*.

1900

- ◆ Il échoue à quinze ans au baccalauréat moderne auquel il s'est présenté avec dispense d'âge. On ignore pourquoi Maurice renonce ensuite à poursuivre ses études.

LE CLERC DE NOTAIRE

1901 -1904

- ◆ Jusqu'en novembre 1904, Loutreuil travaille comme clerc, à l'étude de son père, établi notaire à Noyen-sur-Sarthe en avril 1901, et qui meurt à 46 ans, le 9 mai 1904, 32 rue Ballon, au Mans.

1905 - 1909

- ◆ Revenu habiter 9, rue Gastelier, au Mans, avec son frère et sa belle-mère, il est réformé, - pour tuberculose généralisée, selon lui -, par le Conseil de Révision de la classe 1905.
- ◆ On le retrouve, jusqu'au 14 août 1909, à l'Etude de Maître Blanchard, Notaire au Mans, où il exerce la fonction de 1^{er} clerc pendant 2 ans.
- ◆ Mais le désir de Maurice de se ménager le temps et les ressources nécessaires à son indépendance pour *s'occuper réellement de ce qui devait former par la suite ses aspirations les plus pressantes* se confirme.
Un peu de travail supplémentaire lui permet d'acheter sa première *boîte à peindre*.
- ◆ Inscrit de novembre 1906 à octobre 1909 à l'école de peinture et de dessin de la place Saint Pierre au Mans, il en fréquente les cours du soir.

Loutreuil y côtoie notamment Théodore Boulard et Ernest Hiron, qui feront carrière, l'un en tant que peintre, l'autre en tant que sculpteur, ainsi que Maxime Echivard - le fils du maître verrier - qui tombera au combat en 1914.

Avec eux, il reçoit plusieurs prix, bien que vite en révolte contre les préceptes très classiques de leur maître Jules-Alfred Hervé Mathé.

- ◆ Il se lie d'amitié avec Henri Gizard, son aîné de 6 ans, qui poursuit en autodidacte sa carrière de peintre, et dont il restera très proche toute sa vie, comme en témoignent les lettres qu'il lui a adressées.

Tous deux prendront volontiers pour thèmes de leurs aquarelles les marchés sarthois avec leurs paysannes en robe noire, coiffe blanche et tablier froncé.

- ◆ Un autoportrait daté de 1906, quelques études au crayon de 1906-1908 retrouvées, au côté de celles de Boulard et de Emile Perrin, dans les archives de l'école Albert Maignan, et les caricatures auxquelles il s'exerce sous le pseudonyme de *Maresco* (parmi lesquelles celles du Docteur Dieu, de Maître Blanchard, d'André Bouton, et de l'aviateur Wilbur Wright, aux essais duquel Maurice a raconté avoir assisté près du Mans en 1908...) sont les plus anciens témoignages connus de ses débuts de peintre.
- ◆ André Bouton, son collègue, a rapporté, au sujet de cette même période, avoir parfois surpris Maurice, au cours des rendez-vous, menant de pair notariat et dessin, en exécutant, au fond de son chapeau, les croquis que lui inspirait la dictée des testaments qu'il était chargé de contribuer à aller recueillir, en tant que témoin...

■ PARIS

LES DEBUTS DIFFICILES

- ◆ Décidé à chercher des maîtres *plus aptes à le comprendre*, Loutreuil quitte le 31 août 1909 sa province natale pour Paris. C'est un pas franchi mais pas une rupture. Maurice n'oubliera jamais que sa " tradition familiale " est sarthoise; les noms de Montmirail, Chérancé, Fresnay, Noyen, Mamers, - et, bien sûr Le Mans - viendront souvent s'inscrire en arrière fond de sa vie douloureuse. Dans la famille, on naît et on meurt en Sarthe où l'on a son cœur et les siens, même quand la vie, ou la guerre, vous en éloignent pour un temps.

La Sarthe reste le port d'attache et on garde toujours un peu de sa terre à ses pieds pour s'en souvenir, même quand les chemins de la vie conduisent en Sardaigne, en Tunisie, en Afrique noire ...ou à Paris.

C'est dans cet esprit que Maurice tiendra à conserver jusqu'au bout à Chérancé la bien modeste maison provenant de sa mère, qu'il avait reçue en héritage.

- ◆ *Entreprise assez périlleuse toutefois*, que le départ à vingt quatre ans, avec *des moyens restreints* de cet homme *peu préparé à un tel changement*, qui avoue : – *mon avenir m'appelle d'un côté, et tout mon passé me retient de l'autre*, et confessera plus tard : – *venu à Paris pour apprendre l'art, je ne savais nullement ce que ce mot représentait*.

Il arrivait de la Sarthe au moment où nombre de ses futurs compagnons et amis arrivaient à Paris des quatre coins du monde, d'Europe Centrale en particulier. Bien qu'il vînt de plus près, la démarche qui allait le conduire à se joindre à eux, pour faire de la capitale - terre d'élection et non terre d'asile - la patrie de leur art, n'était pas différente.

Car " l'AILLEURS " dont ils surgissaient, défini par des besoins et des attentes de même essence morale et intellectuelle, échappait à la géographie, aux nationalités, aux religions et aux races, lorsqu'ils vinrent confronter dans la capitale où naissait le siècle, leurs préoccupations et leurs " regards ", sans trop savoir encore – français et étrangers – ce que les uns apportaient aux autres et les autres aux uns, dans ce " foyer " ouvert à toutes les altérités, qu'André Warnod appellera plus tard " Ecole de Paris ".

- ◆ Maurice loge tout d'abord, 332, puis 207, rue Saint-Honoré, avec pour seules ressources les 120 f. par mois que lui assure la location des quelques biens hérités de ses parents.
- ◆ Il indique à l'époque avoir dû prendre *un emploi dans le commerce*, pour compléter ses modestes revenus : un emploi rue des Pyramides, aux appointements de 90 f., (la Société de raffinerie de pétrole de Lille et Bonnières et M. Dousset ont été cités tour à tour comme ses employeurs).
- ◆ Mais ce travail, en le privant d'un temps précieux pour fréquenter les académies, lui permet tout juste de suivre les cours du matin de Ferdinand Humbert, en même temps, d'ailleurs, que Marthe Lepeytre et Marcel Chotin, qui deviendront des amis fidèles avec lesquels il correspondra souvent.

1910

- ◆ Décidé à limiter les tâches qui ralentissent sa formation, Loutreuil reprend sa liberté fin mai, pour se

consacrer totalement au dessin et à la peinture, après avoir adressé le 1er février, avec l'appui de Ferdinand Humbert, une demande de subvention au Département de la Sarthe, suivie en novembre d'une demande de prêt d'honneur à l'Amicale des anciens élèves du lycée du Mans.

- ◆ Bourse et prêt d'honneur lui sont accordés : d'une part une allocation de 500 francs dès le 11 mai - dont l'octroi lui sera annuellement renouvelé jusqu'en 1914 - et d'autre part 300 francs, qu'un second prêt de 200 francs complétera plus tard.

ETUDES AUX BEAUX-ARTS

- ◆ Le *peintre apprenti* s'inscrit une première fois le 18 mars, mais sans succès, en tant qu'élève d'Humbert, au concours d'admission à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts.
- ◆ Régulièrement présent dans les Galeries à compter du 14 avril 1910, il voit sa candidature à l'atelier Cormon écartée. Il écrit à son frère le 10 juin 1910 que le refus qui lui a été opposé a été justifié par « *Soyez plus jeune, ou soyez plus célèbre...* » !
- ◆ Bien que titulaire d'un premier certificat établi par Leroux à la fin du mois de juin, c'est finalement en tant qu'élève de Gabriel Ferrier, - quelques années après Fernand Léger dans le même atelier - qu'il poursuit sa formation, comme en témoignent le certificat de massier établi à son nom le 6 juillet, et le registre où sa présence assidue est consignée pour les années 1910-1911 et 1911-1912.
- ◆ L'achat, pour 40 francs, d'une petite peinture de Marcel Lenoir, en puisant dans ses maigres économies, annonce dès ce moment, l'intérêt qu'il manifesterait toujours pour les travaux de ses contemporains.
- ◆ En fin d'année, semble-t-il, Maurice devient humoriste malgré lui, pour arrondir son budget toujours insuffisant, en exécutant au jour le jour des dessins à 10 francs pour *Le Pêle Mêle*, *Le Sourire*, *Le Rictus*, *L'Indiscret*, *L'Assiette au beurre*, *Le Rire*, et *Le Charivari* qui fait aussi appel à Gris à la même époque.

1911

- ◆ Outre différents dessins publiés au fil des mois, à partir de novembre 1910, dans les pages intérieures du « *Charivari illustré, Satirique, Politique, Financier* », Loutreuil signera, au moins à 13 reprises fin 1911 et au cours de 1912, les importants dessins destinés à la page de couverture de l'hebdomadaire.
- ◆ Après avoir loué, au début de l'année, un logement de 350 francs au 12, rue des Saints Pères, Maurice se présente au concours d'entrée à l'Ecole des Beaux Arts – à nouveau en vain, bien qu'il soit classé 34ème sur 180 avec 17/20 à l'épreuve de figure dessinée d'après nature, *ce qui ne prouve rien* écrit-il d'ailleurs à son frère le 27 avril.
- ◆ Sans doute est-ce à l'époque, qu'il rencontre la jeune actrice Claudine Roland, amie de Damia. Née à Bruxelles en 1892, - fantaisiste, gavroche, danseuse - elle avait débuté toute petite dans des rôles d'enfant à l'Alcazar, puis joué successivement à l'Alhambra, à la Scala et aux Variétés où on l'avait surnommée la « *Mistinguett bruxelloise* ».
- ◆ Avec Claudine, Maurice projettera jusqu'à l'été 1914 de se construire une vie stable, mais il sera conduit à y renoncer, après que - tuberculeuse - elle aura pesé sur lui de longs mois moralement et financièrement.
- ◆ Venu à Paris avec le sentiment (non dissimulé) d'avoir tout à apprendre en matière d'art, Loutreuil se révèle curieux de ce qui se fait dans les genres les plus divers, non sans exercer son sens critique.
- ◆ Les aptitudes de *peintre-musicienne et de lettrée*, qu'il trouve en Marthe Lepeyre la désignent pour devenir la confidente de ses découvertes, dont il lui fait part dès cette époque, à travers une correspondance suivie.
- ◆ Sans aucunement prétendre les connaître, il ressent intensément, d'instinct, la musique, mais aussi la danse, qui lui inspire notamment une description remarquable d'Isadora Duncan à son amie :
 - *Je suis retourné plusieurs fois au Concert des Tuileries et je ne désespère pas d'arriver un jour à comprendre la musique et à l'identifier avec les sentiments dont elle est extraite.*
 - *Ce qui m'a le plus emballé de tout ce qu'il m'a été donné de voir ou d'entendre jusqu'ici, je veux parler d'Isadora Duncan.*
 - *Je ne peux pas vous dire toute sa grâce, sa beauté simple ; elle est faite comme un antique et interprète des morceaux de musique tels que Iphigénie en Aulide, Orphée, les valse de Brahms dans le même esprit que celui des antiques, c'est-à-dire avec puissance, simplicité, noblesse, majesté, grâce chaste et vie, elle sait retrouver l'instinct humain enfin la nature dans ce qu'elle a de plus pur, on dirait une jeune vierge se jouant sous l'impulsion des sentiments les plus purs.*
 - *Quelquefois elle marche sans danser pendant un quart d'heure et c'est beau quand même, ajoutez que c'est l'orchestre Colonne et les chœurs qui accompagnent et que Mounet-Sully dit des*

vers. Mais il faut l'avoir vue pour sentir cela, c'est difficile à décrire .

- ◆ Américaine arrivée en Europe à l'âge de 23 ans, Isadora affichait, il faut dire, un comportement qui n'était pas fait pour déplaire à Maurice : *“ dansant pieds nus, refusant le mariage, proclamant haut et fort son indépendance, méprisant les conformismes et les préjugés, entendant vivre libre et sans limites, selon sa devise ”*.
Sans doute, Maurice - épris d'absolu - avait-il apprécié ces mots d'Elie Faure, en conclusion de sa préface au cahier de dessins des danses d'Isadora par Jean-Paul Lafitte, qui ne peut lui avoir échappé : *“ Nous marchons tous vers quelque chose qui sera. Et la marche est déjà la danse, surtout quand des voix s'élèvent çà et là du milieu de ceux qui vont ensemble, pour imposer à notre pas le rythme de leur passion. ”*.
- ◆ A Paris, les expositions sont aussi pour Maurice une source d'enseignements précieux, qu'il s'agisse du choix des 3 meilleurs concurrents au prix de Rome, d'une exposition de Léon Bakst, *intéressante, quoique dans un genre un peu spécial, du salon le plus intéressant ... cette année , le Salon d'Art Religieux au Musée des Arts Décoratifs, sujet un peu aride et d'ordinaire si ennuyeusement traité*, où il apprécie Maurice Denis, Eugène Carrière, Pierre Puvis de Chavannes, Georges Desvallières, Jean-Louis Forain, avec *quelques eaux-fortes comme je n'en avais pas encore vu d'aussi bien de lui* .
- ◆ Le récit que fait Loutreuil de sa visite à l'exposition de la Gravure originale chez Petit, et de sa préférence pour les eaux-fortes en couleur de Marc-Henri Meunier, Van der Loo et Olaf Lange - bien que *très peu connus en France* - confirme son attirance pour cette technique.
- ◆ Convié un mois plus tard à *voir tirer des eaux-fortes en couleurs* dans l'atelier montmartrois du graveur Eugène Delâtre, ami de son camarade du Mans Ernest Hiron, et jugeant que *c'est un procédé magnifique*, Maurice exprimera d'ailleurs dès ce moment son désir de *pouvoir en faire* à son tour.
- ◆ Déjà, les orientations de Loutreuil s'affirment, - avec à l'époque un intérêt prépondérant (lié à ses études) pour la fresque et les arts monumentaux, - et ses rejets sont sans appel, en matière de peinture, comme en littérature :
 - La fresque de Henri Martin, pour l'Hôtel de Ville de Toulouse, lui *rappelle le bon temps vécu jadis à la campagne*, comme le lui rappelle, sans doute, la *délicieuse promenade en bicyclette d'une dizaine de jours*, qu'il fait avec son frère au cours de l'été, de Lorient à Vannes en passant par Belle Isle, après un séjour de 2 semaines au Mans.
 - *J'aime bien Gustave Moreau, mais sans le goûter tout à fait cependant* .
 - *Un que je n'aime pas du tout, c'est Chéret. Je n'ai jamais aimé ses compositions que je trouve maigres et sèches, sans aucun amour de la matière* .
 - *j'avais commencé la Philosophie de l'Art par Taine, je n'ai pas continué, j'avais l'impression que je perdais mon temps à apprendre un tas d'anecdotes amplifiées sur les anciens artistes ou qu'on est tenté d'amplifier et cependant cela doit être très utile justement pour comprendre, mais c'est par goût que je ne leur reconnais pas toute leur importance*.
 - *Il y a une chose qui me préoccupe depuis longtemps : lequel vaut le mieux pour un peintre de s'instruire et de s'ouvrir l'esprit le plus possible par la lecture ou au contraire de se fier uniquement sur son sentiment personnel en essayant de le dégager le plus clairement et le plus simplement possible et sans tenir aucun compte de tout ce qui a pu se faire avant lui – et bien mieux, est-ce que la peinture n'est pas la seule carrière qui soit dans ce cas ? Je n'ai pas encore pu me mettre d'accord sur ce point*.
 - *Pour moi, je voudrais arriver à saisir la vie dans tout son frémissement même immobile, toute l'expression qui est concentrée et accumulée par la vie dans les moindres traits et les moindres gestes des personnages. Il y a quelqu'un dans lequel je découvre tout cela, c'est Rodin*.

1912

- ◆ D'ailleurs, Maurice achète alors, *“ l'Art ”*, ouvrage dont le sculpteur est l'auteur, après avoir déclaré : – *En somme je n'ai encore trouvé personne qui me passionne autant que Rodin*.
- ◆ Soucieux de *comprendre la musique et de l'identifier avec les sentiments dont elle est extraite*, il ne pouvait être insensible en littérature, à la musique que recèle la poésie, et notamment celle de Paul Verlaine vers lequel il se tourne, en ce début d'année : – *c'est plein d'accents très humainement sentis et exprimés, c'est délicieux et douloureux, comme la vie. Je ne connais rien à la musique, mais j'ai cru voir que très souvent, il répète successivement des assonances semblables ce qui donne quelque chose de musical à ses vers*.
- ◆ Toujours fixé rue des Saints Pères, Loutreuil s'inscrit une fois encore au concours d'entrée aux Beaux-Arts mais n'en achève pas les épreuves.
- ◆ Il envoie à la même époque une étude du Casque d'Or à l'exposition de la Société des Amis des Arts du Maine.
- ◆ Maurice constate alors qu'il y a des architectes qui commencent à mettre des fresques sur la

façade des maisons et que c'est le mode de décoration le moins cher et qui donne les effets les plus artistiques.

- ◆ Un atelier de fresque, sous la direction de Paul Baudouin, vient justement de se créer (il s'y inscrit), en même temps qu'une occasion se présente à lui de faire ses premières armes dans ce domaine et d'espérer pouvoir en tirer quelque profit :
 - *j'ai commencé et j'ai la ferme intention d'étudier à fond une esquisse sur de très grands travaux qui ont lieu en ce moment boulevard des Italiens.*
 - On a abattu tout un "pâté" de maisons et on reconstruit, et ça s'élève à vue d'œil. Je voudrais en dégager l'animation qui y règne et arriver à y mettre à la fois du réalisme et du style... mais l'homme propose et Dieu dispose.*
 - *Si je fais quelque chose de passable, je l'exécuterai à fresque, car je fais maintenant de la fresque dans un atelier qu'on vient d'ouvrir à cet effet à l'Ecole, le métier est très agréable, mais je ne sais s'il convient bien à notre époque où l'on se moque un peu de la solidité du travail. Aussi je ne fais presque plus de dessins, pour l'instant car il est grand temps que je travaille sérieusement si je veux arriver à quelque chose.*
- ◆ La première commande d'une fresque de 2 mètres carrés, qu'il se voit confier le 10 mai 1912, pour la propriété de M. et Mme. Matthey au Plessis Tréville, et qu'il réalise le 28 juillet suivant, vient conforter son sentiment.
- ◆ *Je suis encore tout bouleversé de joie, écrit-il 3 jours plus tard, en annonçant que l'architecte Georges Pradelle lui demande à son tour de collaborer à l'exécution d'une fresque, au 5^{ème} étage d'un immeuble de Neuilly, pour 1f50 de l'heure, et nourri.*
- ◆ Ces 2 commandes l'incitent à décider de prospecter à son retour de vacances, pour voir si l'on voudrait lui confier quelques pans de mur à décorer.
Une entrevue, le 11 septembre, en compagnie de son ami manceau Jacques Bouvier, avec l'architecte Raoul Brandon, récemment nommé professeur à l'Ecole des Beaux Arts, lui donne à ce sujet de sérieux espoirs.
- ◆ D'une visite au Salon d'Automne, Loutreuil retient *des recherches d'ameublement très intéressantes, mais rien de bien extraordinaire dans la peinture. J'aime toujours beaucoup Desvallières et Fornerod, mais à part les quelques noms connus et quelques autres exceptions peut-être, il me semble que le niveau d'art à ce Salon n'est pas plus élevé qu'au Salon des Artistes Français, c'est-à-dire que dans ce dernier les exposants cachent leur insuffisance sous un monceau d'habileté, de science et de plagiats, tandis qu'au Salon d'Automne ils l'étaient en plein jour. Au fond ce sont les mêmes hommes, pas plus parfaits les uns que les autres, mais ayant eu une éducation différente, qu'ils soient bohèmes dépenaillés ou bourgeois dissimulant leur misère, lequel vaut le mieux, je me le demande.*
J'ai vu les envois de Lombard et d'Othon Friesz, mais je crois qu'il est bien difficile de porter un jugement individuel, autant qu'il m'est permis de le dire, ils ne m'attiraient pas beaucoup, sans doute parce que je ne les comprends pas bien. Othon Friesz m'a semblé dériver de Cézanne.
- ◆ En octobre il loue 16, rue des Canettes, pour 390 francs, une sorte d'appentis en planches sur cour, tout à côté de Saint-Sulpice, dont écrit-il, *les cloches rappellent absolument celles de Chérancé – mon village, à l'angélus*. Il partage cet atelier avec son camarade de la Roche d'Oisy, non peintre, et avec lui aussi, pour tout plat quotidien, cuite dans la cheminée, *une soupe composée de pommes de terre, navets, et un ou deux litres de lait*, affirmant *se nourrir très bien à bon compte pour quinze à vingt sous chacun par jour environ.*
- ◆ Mais les divergences apparues entre l'enseignement qui lui est délivré et ses aspirations se confirment : en novembre Loutreuil est renvoyé de l'atelier de G. Ferrier, *sous prétexte - dit-il - que j'étais très dangereux pour mes camarades et que ce que je faisais ne convenait pas dans une école.* Il est vrai qu'il avait précédemment écrit : – *Ce qui me répugne à l'Ecole des Beaux Arts, c'est qu'on y traite la peinture comme une science, on y fait des savants, mais pas d'artistes.*
- ◆ Dans l'espoir de trouver dans la peinture décorative à fresque un moyen de concilier le vrai art et la Société, l'étudiant renonce alors définitivement à la section « Peinture » des Beaux Arts et ne fréquente plus que l'atelier de fresque de Paul Baudouin (auteur des fresques du péristyle du jardin du Petit Palais à Paris) qui constate ses *“ progrès étonnants, faisant espérer beaucoup ”*, et porte sur lui d'excellentes appréciations pour 1912-1913 et 1913-1914.
- ◆ A l'automne, toutefois, après qu'Eugène Delâtre a passé ses vacances à Chérancé, Maurice décide d'aller également s'initier auprès de lui au *métier de l'eau forte en couleurs*, en même temps, semble-t-il qu'à la technique de l'estampe.
- ◆ On sait que beaucoup d'artistes connus étaient alors familiers de l'atelier du graveur au 87 de la rue Lepic ; Steinlen notamment, que Loutreuil y rencontra : – *L'autre jour comme j'étais chez Delâtre, Steinlen était là et racontait que Degas avait rencontré dernièrement M. Doucet, un riche amateur qui venait de vendre avec un bénéfice de plusieurs millions sa collection de tableaux, et voilà le dialogue qu'ils ont échangé :*

“ Bonjour mon cher Degas - comment allez-vous ?
 - Pardon Monsieur, mais je ne vous remets pas très bien.
 “ Mais je suis M. Doucet, vous me connaissez bien.
 - M. Doucet ! mais il est mort.
 “ Mais puisque c'est moi M. Doucet.
 - Mais puisque je vous dis qu'il est mort.
 “ Enfin, je vous assure
 - Enfin je le sais bien moi qu'il est mort puisqu'on vient de faire sa vente ”.

Degas est d'ailleurs renommé pour ses mots cruels, ajoutait alors Maurice, au sujet de cette histoire dont Félix Fénéon, dans le bulletin de la Vie Artistique, devait prêter 9 ans plus tard à Jacques Doucet en personne, une version quelque peu différente... et moins gênante pour le collectionneur...

- ◆ Si des essais d'estampe en couleur, faits par Loutreuil en décembre, ne répondent pas à son attente et l'amènent à renoncer à exécuter une *série d'estampes d'actrices* dont on pensait le charger, il a néanmoins la satisfaction de se voir confier par Delâtre une première commande d'eau-forte pour un menu de la Société des Amis du Livre et un projet d'affiche pour le *chocolat Avion*.

1913

- ◆ *Delâtre m'est d'un grand secours*, constate Loutreuil, après que ce dernier lui ait trouvé en janvier d'autres estampes à faire, travail suivi en février d'une nouvelle commande d'eau-forte. Le don d'une *petite eau-forte à la tombola de l'Union Sarthoise*, en septembre suivant, constituera la dernière allusion connue de Maurice aux techniques de la gravure, qu'il paraît avoir abandonnée pour mieux se consacrer à la fresque.
- ◆ A l'atelier de Baudouin, en ce début d'hiver, l'élève fresquiste fait connaissance de André Masson, son cadet de 11 ans, récemment arrivé de Belgique avec sa famille, sur le conseil d'Emile Verhaeren, (ami de son maître Constant Montald) qui lui a dit que “ *la peinture se fait à Paris* ”.
- ◆ Maurice deviendra – selon Masson – “ *son meilleur ami de l'époque* ” : ils sont alors compagnons de travail ; voyagent ensemble ; Leurs goûts artistiques les rapprochent et seront la source d'échanges ininterrompus entre eux pendant plus de 6 ans, notamment en matière de littérature et de musique au sujet de laquelle Loutreuil exprime pour la première fois, à l'époque, combien il la sent liée à la peinture, dont il veut par contre éloigner la littérature : – *Je suis allé dimanche soir écouter à l'église de la Sorbonne le Christ au mont des Oliviers de Beethoven et l'Enfant Prodigue de Debussy – et j'y retournerai le plus souvent possible – je lis en ce moment une histoire de la musique et un volume sur Wagner, j'ai une vraie fringale de musique en ce moment et je voudrais en rapprocher la peinture le plus possible.*
- ◆ Il pose d'ailleurs clairement, dès cette époque, les bases de ce monde de beauté et d'harmonie qu'il désire orchestrer : – *Mon principe maintenant en art est de voir tout en bien, toute la nature en beau et de tâcher de le faire voir ainsi à tout le monde, et comme moyens pour cela, de pénétrer tout ce qu'il peut y avoir d'harmonie dans la nature – surtout la musique – J'ai une immense faim de musique et je veux en faire en peinture.*
Je crois qu'il y a beaucoup à tenter de ce côté, par opposition formelle avec la littérature que je veux rejeter complètement de la peinture ; arriver à quelque chose qui charme, – qui émeuve et qu'on chérisse et qui vous soit une source où puiser de la joie pure – du bonheur, toutes les variétés du bien, suivant la personne elle-même qui la regardera.
- ◆ La prédilection de Loutreuil pour les sentiments exprimés par les *danses libres* d'Isadora Duncan ne se dément pas, à l'annonce du malheur qui la frappe au lendemain d'un spectacle de gala au Châtelet en faveur de la coopération des artistes : – *Je suis allé voir hier soir Isadora Duncan – et les journaux d'aujourd'hui annoncent la mort par accident de ses 2 filles* (en fait la noyade de sa fille Deirdre et de son fils Patrick) – *elle avait eu hier soir un succès énorme – notamment dans “ La jeune fille et la mort ” par quoi elle avait fini le spectacle et qui se trouve être de lugubre circonstance.*
- ◆ Il n'en demeure pas moins cependant un lecteur assidu : – *Je viens, (écrit-il), de lire un très beau volume sur Wagner et aussi un sur Verhaeren. Et c'est toujours Verlaine que je préfère, c'est vous dire si je lirais ses “ Dialogues mystiques ” avec joie.*
- ◆ Présent pour la 1ère fois dans une exposition importante, Loutreuil envoie en avril un fragment de fresque au 23ème Salon de la Société Nationale des Beaux Arts.
- ◆ 4ème et dernière inscription sans résultat, à la même époque, au concours des Beaux Arts, surtout, semble-t-il, afin de pouvoir en justifier, pour conserver son statut d'élève subventionné. Arrivés l'un et l'autre de Vilna, Chaïm Soutine, inscrit le 17 juillet 1913 puis Michel Kikoïne, inscrit le 3 novembre 1914, entreprendront eux aussi de préparer le concours, mais après avoir été admis à l'atelier Cormon (ils sont, il est vrai, plus jeunes ! sinon plus célèbres...).

- ◆ Employé pour 100 f. par mois depuis mars à la retouche photographique au Radical, Maurice continue à rechercher aussi, - mais sans grand succès - l'application commerciale de ses études de fresque, pour l'exécution de panneaux décoratifs, dessins, enseignes, affiches...

VOYAGE EN BELGIQUE

- ◆ Fin avril enfin, sept mois après leur première entrevue, il reçoit de Brandon la commande d'une fresque décorative pour la porte d'entrée du pavillon français dont il est l'architecte à l'exposition Universelle et Internationale de Gand, commande au sujet de laquelle Maurice écrit en pleine euphorie : – *Je tiens enfin la commande de Gand – J'ai enfin réussi à la prendre d'assaut, tels les Monténégrins à Scutari.*
- ◆ En dépit de cette satisfaction, il n'en est pas moins troublé à l'époque par la vie qu'il mène et par la lutte qu'il lui faut soutenir sur tous les fronts - y compris face à lui-même -, au point d'en venir déjà à songer que partir est la seule solution : – *J'ai maintenant, une fois les difficultés du début aplanies, la possibilité de gagner ma vie, mais au prix de quels sacrifices ; ou bien je ne gagne rien et je me lamente, ou bien c'est le contraire et alors je me dégoûte pour le temps précieux que je perds . – J'éprouve le besoin de m'en aller car je ne peux accepter la vie hypocrite de la bourgeoisie, ni la vie vaine et inutile des gens du monde, ni la vie déréglée de la plupart de mes camarades et encore moins celle des gens subalternes de toutes conditions... Comme tout se tient, il est impossible de faire quelque chose de bon au milieu de tant d'influences mauvaises dont je veux absolument me dégager et je ne puis le faire ici ; je ne suis pas encore assez fort pour m'imposer. Tous les bras se tendent pour vous aider à vous rabaisser, mais quand il s'agit de s'élever, il faut lutter contre tout le monde.*
- ◆ Le dépôt, le 8 mai, d'une demande de *bourse pour les colonies*, (qui lui sera d'ailleurs refusée), confirme son désir d'éloignement.
- ◆ L'exécution le mois suivant de la fresque de Gand, partagée avec Chotin, lui donne l'occasion de faire du 5 au 14 juin son premier séjour à l'étranger.
Ce voyage d'une dizaine de jours entre Bruges, Bruxelles et Gand, est une révélation ; mais il en rapporte *l'impression nette d'une lutte effective entre l'Allemagne et la France.*
- ◆ Il s'en ouvre à son ami François Gibon, en même temps qu'il lui confie ses rêves de voir un équilibre social se bâtir un jour, grâce à *l'union des intellectuels et des travailleurs qui sont en réalité les seules forces créatrices humaines contre les politiciens et religieux de tous les partis et de toutes sectes parasites...*
- ◆ Il convient de préciser que, au temps où Marthe Lepeytre était la confidente des vues de Loutreuil sur l'Art, François Gibon était son interlocuteur privilégié dans le domaine de la politique, comme en témoignent certaines des lettres que lui a adressées l'artiste . Né à Gorrion (Mayenne) mais fixé à Paris, où il était alors sous chef de Bureau aux Beaux Arts, cet ami de longue date, qui paraît avoir connu les frères Loutreuil avant l'arrivée de Maurice à Paris, tient tout au long de la vie du peintre, auquel ses conseils et son appui n'ont jamais fait défaut, une place particulièrement importante.
François Gibon préparait à l'époque un ouvrage sur les légendes de la Mayenne, pour la couverture duquel Maurice devait entreprendre de réaliser une eau-forte.
- ◆ Une seconde commande de Brandon, en juillet 1913, portant sur 12, puis 18 dessus de portes pour une maison de rapport, constitue pour Loutreuil un important encouragement et l'incite à vouloir lier fresque, ballet et musique : – *J'ai l'intention pour cette commande de faire au cours des 18 panneaux toutes sortes de fantaisies avec un essaim de jeunes filles – un peu comme seraient les figures d'un ballet – et si ce ballet représentait la vie quotidienne classique, je serais heureux si on y sentait un rythme musical aussi bien dans la composition que dans les couleurs.*
Il en étudiera les projets, jusqu'à ce que la guerre en empêche l'exécution sur place en août de l'année suivante.
- ◆ Quittant la rue des Canettes, Maurice se fixe 15, rue Edouard Jacques, à partir du 9 octobre, dans un local de 320 f. *petit mais très ensoleillé et donnant sur rue*, à deux pas de Montparnasse.
- ◆ En novembre, il présente un paysage au 11ème Salon d'Automne, dont il fait le commentaire : – *Le Salon d'Automne vient d'ouvrir – je l'ai trouvé très intéressant. Il n'y a peut-être pas d'œuvres géniales, mais presque toutes sont attrayantes, quoique on n'y sente pas mal de partis-pris – cette année l'envoi de Lombard me semble tout à fait pompier (classique) et j'aime mieux celui de Friesz qui est très solide – mais il emprunte beaucoup à Cézanne.*
- ◆ En cette fin d'année, l'attention de Loutreuil pour le monde de la musique reste par ailleurs très vive : – *Que pensez-vous du nouveau directeur de l'Opéra, Rouché – il dirigeait le Théâtre des Arts et était seul à Paris pour tenter de sortir de la routine – je crois que sa nomination marque un changement dans les vues du gouvernement ; puisse-t-il en préparer un autre dans celles du public. – Je lis en ce moment un volume de Romain Rolland sur Beethoven, en voilà un qui a souffert du mauvais goût du public ; et il en a plus souffert parce qu'il était plus grand et il exprime*

bien à sa façon que l'homme a droit à toutes les libertés en disant " il n'est pas de règle qu'on ne puisse enfreindre pour faire plus beau ".

1914

- ◆ Court séjour en janvier dans sa famille ; sans doute l'une des dernières rencontres avec ses cousins germains d'Alençon, Robert et Raymond Loutreuil, auxquels le lie une forte affection, et qui tomberont tous deux au champ d'honneur dans les premiers mois de la Grande Guerre.
- ◆ Masson vient souvent à l'époque travailler avec Maurice ; – *c'est sa petite sœur qui pose*, précise ce dernier.

BOURSE EN ITALIE

- ◆ A Paris, Loutreuil et MASSON reçoivent chacun, avec l'appui de P. Baudouin, une bourse de 300 f. pour étudier un mois la fresque en Toscane.
- ◆ C'est le second voyage important de Maurice. Le 30 mars, ils sont à Florence pour 15 jours (*pension de Mad. Olympia Moradei, via Palestro*), visitent Assise, Sienne, Pise (le Campo Santo), et découvrent les chefs d'œuvre de la peinture italienne, avant de rentrer par Modane. Non sans faire quelques réserves sur le choix des motifs de Fra Angelico, qui témoigne selon lui *d'un peu trop de soumission et d'asservissement*, Loutreuil apprécie tout spécialement Masaccio, Signorelli, Donatello, Botticelli, avec une mention spéciale pour deux portraits par Giorgione et Rembrandt vus à Florence. Plus que par Masaccio et Giotto, André Masson retiendra, pour sa part, qu'ils furent aussi " *éblouis* " par Ucello (le cloître vert), les grandes esquisses de Rubens, le printemps de Botticelli, avec le regret d'avoir manqué Piero de la Francesca dont P. Baudouin avait omis de leur parler.
- ◆ Rentré à Paris, Maurice travaille, - souvent en compagnie de Masson - dans l'atelier spacieux de son ami le peintre hongrois Ralph Téléki, (6, rue Huyghens), qu'il utilisera jusqu'à son installation rue Guénégaud à l'automne. Emile Lejeune devait fonder à la même adresse un peu plus tard " *Lyre et palette* ", qui présenta dans son atelier, à partir de 1916, expositions, concerts et conférences, à une époque - il est vrai - où Loutreuil était absent de Paris.
- ◆ La donation Nissim de Camondo, comme la nomination, quelques mois plus tôt, d'un nouveau directeur à la tête de l'Opéra, sont pour Loutreuil des nouvelles qui vont dans le sens du changement auquel il aspire : – *...Avec la collection de Camondo vient d'entrer au Louvre des peintres encore vivants, ce qui ne s'était jamais produit – cela et aussi le changement de direction de l'Opéra fera beaucoup je crois pour l'art moderne.*
- ◆ L'héritage de sa grand-tante Barre qui lui échoit en juin, paraît de nature à faciliter ses projets, et parmi ceux-ci, la location pour 1.000 f., au début de l'été, d'un atelier 71, avenue de Clichy, à deux pas de celui où enseigne Ferdinand Humbert, dans l'espoir bien vain de s'y installer avec Claudine Roland. Ce projet doit en effet bientôt être abandonné, à la suite de désaccords entre eux, s'ajoutant sans doute à l'obligation pour Claudine de faire à Berck des séjours répétés, en raison de sa maladie.
- ◆ C'est d'ailleurs de là-bas, début septembre, qu'après s'être trouvé auprès d'elle, (pour la dernière fois, semble-t-il, avant la guerre qui les séparera), Loutreuil regagne Paris à bicyclette.
- ◆ Après ce bref écart sur la rive droite, il emménage en octobre, 5, rue Guénégaud dans *un petit atelier confortable de 420 f. par an, avec la moitié de la vue donnant sur la Seine*, qui sera son domicile officiel jusqu'au printemps de 1918.

LA GUERRE

- ◆ Les hostilités sont déclarées ; Reims bombardé.
- ◆ *Par acquit de conscience et pour faire nombre* Loutreuil, en appelle, le 21 septembre, à la *paternelle initiative* de Rodin pour *susciter un mouvement universel pour une action humanitaire des artistes face à la guerre, en vue d'en arrêter les effets funestes.*
 - *Pourquoi l'Art, en ces moments, ne ferait-il pas apparaître son action plus haute et sa toute puissance bienfaisante*, ajoute-t-il, tout prêt à *déplorer les mesures que les Salons de la Nationale et des Artistes Français ont prises contre les artistes allemands qui ne sont probablement responsables de rien.*
 - *Ces mesures, selon lui, ne peuvent que diminuer les forces de camarades qu'il nous faudrait aider et non maltraiter car leurs armes à eux servent les nôtres et elles ne sont pas meurtrières.*
- ◆ Le peintre approuve au même moment l'action énergique *en faveur de la paix, des deux allemandes anarchistes Rosa Luxembourg et Clara Zetkin*, toutes deux membres du groupe clandestin Spartakus, noyau du communisme allemand apparu en 1918, et dont la première d'entre elles devait mourir, dès janvier 1919, des coups reçus en prison : – *Voilà ce que j'appelle servir*

Dieu..

- ◆ Peu après avoir écrit aux siens *je pourrai vous envoyer, si cela vous intéresse, quelques œuvres, par exemple "Candide" de Voltaire, qui vous montreraient la guerre sous son vrai jour*, Maurice apprend la mort au front de son cousin Robert, tué le 12 novembre.
- ◆ Bien qu'il ait, quant à lui, été jugé à l'origine *impropre au service armé comme au service auxiliaire*, par le Conseil de révision de sa classe, et réformé (exemption du service militaire que confirmera le certificat établi le 21 août par la Préfecture de la Sarthe), un nouvel examen du Conseil de Révision de la Seine, déclare le 14 décembre Loutreuil *propre au service auxiliaire*, après que seul ait été retenu un emphysème pulmonaire.

■ PREMIER DEPART

ITALIE ET SARDAIGNE

- ◆ Convaincu que son devoir est dans la peinture et non dans la guerre, (*j'aime mon pays - écrit-il - en le servant à ma façon*), Loutreuil quitte Paris dès le 19 décembre pour Marseille, y passe la nuit, et repart le lendemain pour l'Italie.
- ◆ De Rome, où il séjourne du 27 décembre à fin février de l'année suivante (*Albergo del Montenegro, via di Monte Brianzo 59*), il écrit à Chotin que *sa plus grande émotion a été pour les antiques*.
Masson raconte pour sa part, comment Loutreuil "*insoumis*" lui écrivit à l'époque en l'incitant à le rejoindre dans cette ville dont, ajoutait Maurice, "*fontaines et portes cochères faisaient son admiration*".
Masson raconte aussi comment, personnellement, il se résolut néanmoins, à faire un choix qui déjà l'éloignait de Loutreuil, "*adepte de Tolstoï l'évangéliste, - pas celui de la jeunesse, mais celui qui prêchait l'Amour -*", en acceptant après beaucoup d'hésitation, de répondre à l'appel de sa classe et de se ranger ainsi au "*parti pris de la violence, et - suivant Nietzsche - au principe suivant lequel il faut que le cœur se bronze ou se brise*".

1915

- ◆ Le 15 janvier, Maurice explique, dans une longue lettre à son oncle Gustave Loutreuil, les raisons de son départ et les buts qu'il poursuit (repris dans une autre lettre à son ami Téléki.) Il y joint un *Essai sur les déterminations nouvelles de l'activité humaine*, précédé de la copie de quelques pensées que l'ont *le plus particulièrement frappé* au cours de ses lectures.
Parmi ces pensées, ces lignes de Paul Fort, bien de circonstance en ce début de guerre :

La ronde

- Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main,
tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.
- Si tous les gars du monde voulaient bien être marins,
ils feraient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.
Alors on pourrait faire une ronde autour du monde,
si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

- ◆ 1er mars : Loutreuil débarque en Sardaigne, non sans avoir visité *les fouilles d'Ostia* avant de quitter Rome. Il y passera une année, en proie au doute et à une confusion qui retardent la progression de son travail, conscient du tort que lui a causé son départ et souffrant énormément de la solitude morale et physique que la situation lui impose.
- ◆ Il s'arrête d'abord quelques semaines à Cagliari, à l'*albergo Cantù*.
- ◆ Puis, attiré surtout par le centre de l'île et les régions montagneuses - au sujet desquels il écrit *l'émerveillement que j'y ai éprouvé dépasse tout ce à quoi je m'attendais* -, il séjourne à Milis dans les orangers (*chez Mme. Christina Zocchoddu*) où une lettre de sa grand-mère vient lui apprendre la mort au front, le 24 février, de son cousin Raymond Loutreuil.
- ◆ Successivement, à Atzara, Sogorno (*chez Mr. Giuliani*) et Désulo en juin et juillet, il y partage en pleine nature la vie des bergers. Séduit par *le costume des femmes - vêtues tous les jours pour leurs travaux quotidiens comme pour le théâtre*, il est charmé aussi par le talent de *poètes improvisateurs des pâtres et par leur bal excessivement curieux et même distingué*, conduit par la *musique endiablée, mais intime en même temps, du même instrument de musique que dans l'antiquité - une flûte en bois*. En les écoutant, *réunis le soir pour le souper, chanter à tour de rôle des phrases rythmées qu'ils improvisaient sur ce qu'ils avaient fait dans la journée ou tout autre sujet*, Maurice se prend à rêver : - *je voudrais que la peinture elle aussi devienne un art plus spontané - moins aristocratique, - Tolstoï parlait d'art populaire - ces chants improvisés sont sous*

ce rapport ce que j'ai vu de mieux.

- ◆ Passant à Formi, Momomajada, Nuoro, Maurice revient à Cagliari en septembre (*albergo Ferrarèze, via Napoli 41*) d'où il indique à son frère avoir fait *un tableau décoratif de 1,60 x 1 m.*, dont le paiement insuffisant que l'hôtelier lui en offrira semble en définitive l'avoir incité à le conserver.
- ◆ En novembre et décembre, il est à nouveau à Cabras (*in casa del Signor Peppino Salis*), *pays de 6.000 habitants, où pour ainsi dire, toutes les femmes sont belles.* Il en apprécie les soirées (avec le secrétaire du Juge, le maréchal de gendarmerie, et le fils d'un négociant) au cours desquelles, - raconte-t-il -, *l'un joue de la guitare, les 2 autres chantent, pendant que je les observe, ainsi que les 2 jeunes filles de la maison.*
- ◆ En fin d'année Loutreuil entreprend la visite de la province de Sassari où, écrit-il, Ploaglie, Semmori, Osilo, Itrire, Alghero *sont toutes de petites villes très caractéristiques – et que de belles filles on y rencontre !*
- ◆ *La bonne volonté des habitants qui en Sardaigne se contentent d'un salaire beaucoup plus accessible qu'à Paris* lui permettra, en dépit de ses moyens modestes de disposer de deux heures de modèle par jour (payés 1 f. 50 et même 1 f.), dans les lieux où il séjournera.
- ◆ *Des études de paysage, soit sur des panneaux de 8 environ, soit à l'encre de Chine ou au fusain, faites aux premières heures du matin et du crépuscule, - (parfois en se servant du mode cubiste pour les études d'arbre dont on peut ainsi indiquer plus facilement le volume) - des études de têtes et de costumes, au fusain, à la gouache, au pastel, suivant les commodités, témoignent de ses travaux pendant ces mois vécus en ermite voyageur.*
- ◆ – *J'ai fait aussi, J'ai rapporté, -* ajoute Maurice, au sujet de ses recherches sur les *lieux ambiants* et les *scènes de la vie* - *3 tableaux ou éléments de tableaux dont le dernier marque, je crois, ma vraie voie – j'y ai mis une plus grande décision avec plus de liberté d'indications, et de trituration et plus d'unité.*
Mais je n'ai pas encore fait l'œuvre définitive.
- ◆ Il semble d'autre part que, c'est à l'occasion de ces longs mois pendant lesquels il s'est trouvé dans l'impossibilité de poursuivre la mise en pratique de sa formation de fresquiste, que Loutreuil fut amené à réfléchir à l'intérêt d'en transposer les propriétés sur la peinture de chevalet, en particulier en ce qui concerne la rapidité d'exécution : – *Pour moi j'ai cru remarquer dernièrement qu'il n'y a qu'une peinture faite sur le coup qui se tienne vraiment – je veux dire que chaque fois qu'on se remet sur un travail de quelque genre de peinture que ce soit ou même de dessin noir – c'est comme des retouches qui viennent déranger l'unité de la gamme précédente, – M. Baudouin disait que cela était propre à la fresque mais je crois que cela existe toujours même en dessin un jour on peut avoir plus de décision dans le trait que le lendemain ou travailler tout différemment – et il peut arriver ainsi qu'à la fin de la journée alors même qu'on a posé des touches justes, cela fasse plus mal parce qu'il n'y a plus la même unité.*
- ◆ Bien qu'il n'en ait pas fait mention, Loutreuil paraît, à n'en pas douter, avoir lu à ce sujet les vers de Molière :

*“...mais la fresque est pressante, et veut sans complaisance,
qu'un peintre s'accorde à son impatience,
la traite à sa manière, et d'un travail soudain
saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe
au hasard du pinceau ne fait aucune grâce.
Avec elle, il n'est point de retour à compter,
car tout du premier coup se doit exécuter...”*
- ◆ Toujours est-il qu'à l'issue de ses longues réflexions solitaires, l'urgence pour ce garçon de 30 ans d'affirmer haut et fort ses convictions à travers la peinture se fait plus pressante : – *Je dois, ou jamais faire quelque chose de bien – Vous ne vous figurez pas avec quelle impatience j'attends le moment où je pourrai montrer quelque chose d'indiscutable et d'important – je crois cette fois avoir tous les éléments pour le faire*

1916

- ◆ Quittant finalement la Sardaigne, Loutreuil gagne Naples fin janvier, s'y installe 163, *strada Marina Nuova à l'albergo della Colomba*, avec le regret d'y trouver un *milieu artistique très restreint* et un *défaut d'académie pour étudier, qui, -* ajoute-t-il - *me prive beaucoup et me maintient dans la solitude.*
- ◆ Il en apprécie cependant la vie quotidienne, avec ses cafés-concerts où on chante en français et ses théâtres où les pièces sont françaises, également.
- ◆ Le peintre parcourt, bien sûr, les musées, et visite la région ; notamment Pompéi. Ischia lui rappelle

le long séjour qu'y fit Alphonse de Lamartine et Capri les jours qu'y passa Maxime Gorki, après la Sibérie.

- ◆ Sans ignorer que Filippo Marinetti, chef de file des futuristes italiens, vient de proclamer dans la "Vela Latina" que *tout artiste qui se dérobaît à la guerre méritait d'être fusillé dans le dos (fucilazione nella schiena)*, Maurice assiste à Naples à une de ses conférences et l'écoute *déclamer un hymne futuriste – qui ne comptait pas un seul mot, et où il n'y avait rien que des bim, bam, zim, czin, ra, ra etc ...*, hymne à l'audition duquel *tout le monde se tordait de rire...* Marinetti avait lancé dès 1909, dans les colonnes du Figaro, les bases du mouvement des poètes futuristes, qui se voulait doctrine, philosophie, autant qu'art de vivre son époque, et imprégnait tout artiste se réclamant de ses théories, dans chaque manifestation de sa pensée.

Le manifeste lancé à Turin le 10 mars suivant par les peintres futuristes italiens défenseurs de la "peinture d'état d'âme" (Umberto Boccioni, Carlo D. Carra, Luigi Russolo, Gino Severini) avait marqué leur adhésion à la cause de Marinetti.

Visiblement intéressé par cette initiative, Loutreuil devait faire, 4 ans plus tard, connaissance du Chef des Futuristes, chez Alexandre Mercereau, à Paris.

LA PRISON

- ◆ Probablement dénoncé, par Maria Stéfanci, dame de compagnie...mais aussi quelque peu indicatrice de police, en laquelle il avait cru voir une compagne possible, Loutreuil est arrêté et enfermé du 4 au 21 mars à la prison du Carmine.
- ◆ Taxé de désertion et d'espionnage, considéré comme étant sans domicile et sans moyens d'existence, il est transféré de Naples à Vintimille le 23 mars et livré à la police française le jour suivant..
- ◆ Conduit à Marseille, il est incarcéré pour insoumission au fort Saint Nicolas, où *le branle des cloches* - le bourdon de l'abbaye de Saint Victor est tout proche - sera pendant des mois tout ce qu'il perçoit de la ville : – *une de mes rares consolations*, écrit-il ; peut-être en pensant à Verlaine...
- ◆ Il rédige, au cours de ses premières semaines de détention, un important mémoire en vue de sa défense, dont il communique le projet à son amie Marthe Lepeyre, en y joignant, sous l'appellation de *Table objective d'actualisations artistiques*, un essai de présentation sous forme de tableau synoptique de ses recherches en Sardaigne.
- ◆ Défendu par Maître Dominique Stéfani, Maurice est transféré deux mois plus tard à l'Hôpital militaire, en vue d'y subir un examen mental, demandé par son avocat, à l'instigation de son frère. Il sera maintenu rue de Lodi, du 26 mai au 6 novembre, sans autre distraction que d'y voir parfois des *types d'Arlésiennes très belles* venir visiter les malades qu'il est requis de prendre pour modèles : – *Le médecin me fait faire des dessins pour lui (têtes de détenus irresponsables) – mais je ne sais si je pourrai accepter ce qu'il proposera de faire de moi.*

Craignant l'inaction, il avait fait passer le 8 mai précédent à *Claudio Castellucho - matériel d'artiste - rue de la Grande Chaumière*, une lettre et un mandat de 10 f., pour se faire envoyer de quoi à dessiner. – *Cela me fera passer le temps – peut-être utilement*, écrivait-il alors à son frère.

- ◆ Ses lettres sont à l'époque largement alimentées par les commentaires que suscitent ses lectures : " *La salute del pensiero* " (de Antonino Anile), et " *Un uomo finito* " (de Giovanni Papini), rapportés d'Italie ; " *l'Emile* " (de J.J. Rousseau) ; " *Au-dessus de la Mêlée* " (de R. Rolland) ; " *les Ballades Françaises* " (de Paul Fort) ; " *Les Soirs* ", (de Verhaeren), prêtés par une infirmière de l'hôpital, peu avant que la mort accidentelle du poète, ami de Masson, lui soit connue.
- ◆ Bien que le prisonnier en soit privé, la musique - même futuriste - conserve toute sa place dans la réflexion, poursuivie pendant son incarcération, qui le conduira à chercher à élaborer au moyen d'une *peinture directe* ce qu'il définira plus tard comme la *construction de la sensibilité*.
- ◆ Convaincu qu'il n'y a d'important que ce qui augmente le champs de nos sensations, il se range aux propos du peintre Luigi Russolo, (*l'inventeur des concerts bruitistes*), affirmant qu'un compositeur doit avant tout " *frapper l'oreille* " de façon à permettre à l'esprit de reconnaître des concordances simultanées qui lui avaient échappé auparavant – que c'est par l'ouïe seule que cet état d'esprit peut pénétrer – que c'est donc à l'ouïe directement que le musicien doit s'adresser par des timbres et des accords nouveaux.

Et bien naturellement Loutreuil conclut : – *Il doit en être de même pour le peintre – il faut avant tout frapper l'œil par la recherche de concordances nouvelles pour les sens – et ainsi arriver à transporter toujours une plus grande part d'inconscient dans le conscient.*

- ◆ Deux mois de silence au cours de son séjour à l'hôpital, - mis par le médecin sur le compte d'une légère dépression attribuable à la détention - inquiètent les siens à la fin de l'été.

A son frère, il révélera plus tard à ce sujet : – *Je ne t'ai jamais bien expliqué ce qui s'était passé à l'hôpital : au moment où je suis resté sans donner de nouvelles, je pensais sérieusement à une évasion, que je préparais petit à petit et que je désirais opérer seul...*

- ◆ Après avoir dû être ramené de force au Fort Saint-Nicolas, Maurice attendra jusqu'au 12 décembre l'ordonnance de non-lieu et, 3 jours plus tard, la levée d'écrou, qui lui rendront la liberté, son irresponsabilité ayant été retenue, sur la base du rapport du docteur Abel Blanchard, précisant qu'*"une simulation n'est même pas à envisager"*, et concluant à un cas de *"folie raisonnante à type social"* ; une formule dont Masson a raconté plus tard que André Breton l'adorait et disait à son sujet *"quel beau titre pour un recueil de vers !"*.
- ◆ Pendant ces longs mois d'incarcération totalement perdus pour sa peinture (à part quelques dessins de prisonniers ou des *portraits-croquis* à 1f. faits à son retour au Fort Saint-Nicolas), Loutreuil passera par des états d'exaltation intellectuelle, obsédé par l'idée de *savoir ce que l'Art peut réaliser*, suivis de moments de profonde dépression.
- ◆ Sa volonté de n'agir que selon sa pensée, en choisissant au besoin la mort, devant le Conseil de Guerre, plutôt que le reniement de ses idées, n'en aura pour autant jamais été affaiblie, comme l'a confirmé plus tard le docteur Blanchard : *" – Il était de mon devoir de tâcher de connaître Loutreuil le plus possible. Je le plaçai devant le dilemme suivant : que ferez-vous si le jour de votre comparution devant le Conseil de guerre on vous met dans l'obligation de choisir entre la mort et votre doctrine ? "*
" Loutreuil n'avait jamais dû se poser la question, tant il était convaincu que la liberté individuelle est chose intangible. Pour la première fois l'image de la mort se dressait manifestement devant ses yeux ; il devint pâle, sa bouche eut comme un rictus ; je vis et je sentis qu'il tremblait devant l'idée présente de la mort, que cette idée lui était horrible. Il eut un moment assez long d'hésitation, puis d'un ton calme et réfléchi : " Je choisirais la mort. "
- ◆ A peine libre, Maurice décide de s'éloigner : *– J'ai trop besoin de pousser et d'avancer mon travail pour pouvoir retourner dans la famille comme je le désirerais. – J'ai résolu de partir pour Tunis. – Mon état d'esprit, eu égard aux événements, m'oblige en quelque sorte à partir à l'extérieur où j'étais et d'où il était inutile de me ramener.*
- ◆ Dans l'attente à Marseille du sauf-conduit nécessaire à son voyage, il séjourne *25 rue des Petites Maries*, dans un hôtel proche de la gare, et passe le soir de Noël dans la famille de Marthe Lepeyre, auprès de laquelle il renoue avec la peinture, et dont il apprécie le talent de musicienne, notamment dans l'interprétation d'œuvres de César Franck, Vincent d'Indy, Richard Wagner.

■ SECOND DEPART

LA TUNISIE

1917

- ◆ Sans avoir revu les siens, Loutreuil débarque finalement à Tunis le 1^{er} janvier, après 2 jours de traversée mouvementée, avec sous le bras une peinture de son amie Marthe, achetée 115 f. dans une galerie marseillaise.
- ◆ Maurice restera un an en Tunisie ; dans la capitale d'abord (sans manquer de visiter Carthage), d'où, logé pour 16 puis 10 f. par mois à l'hôtel Siena, 3, rue Sidi el Mourdjani, il écrit à Marthe Lepeyre : *– L'ambiance dont j'ai besoin m'est fournie par votre tableau – c'est le seul luxe de ma chambre, il est pour moi un ami.* Il convient d'ajouter qu'à la même époque, il déclarait à son frère, au sujet de son amie : *– Si toutes sortes de conventions (que je trouve pour ma part absurdes) ne l'empêchaient, une compagne comme celle-là décuplerait mon travail...*
- ◆ Dans l'attente d'être installé pour pouvoir travailler comme il l'entend, il vivote, jusqu'aux premiers jours d'août, en exécutant dans une échoppe, louée 15 f. dans la ville arabe, des commandes de portraits au crayon à 1f. ou à l'aquarelle à 2f50.
- ◆ Peu soucieux de rencontrer des français, il constate qu'*en règle générale, les arabes sont épatants de politesse élégante et distinguée, en un mot de réserve – sauf que l'on ne peut rentrer chez eux*, ce dont achèvera de le dissuader *un léger incident à ce sujet à Gabès en août suivant.*
- ◆ La ville arabe, restée très orientale, l'attire aussi par les *types très curieux de juives, de bohémiennes et de nègres* qu'il y côtoie : *– J'ai préféré, précise-t-il, garder quelque discrétion vis-à-vis des femmes arabes – mais j'ai eu quelques accointances avec des juives...*
- ◆ Il est aussi charmé par les *espagnoles épatantes de gaieté* qui viennent poser pour lui, *et qui ne se font jamais prier pour danser le Jalio, la Grenadaia, etc...*
- ◆ Tout est pour lui sujet d'observation : la *variété des types et des costumes*, la musique, les bruits, la cuisine, les odeurs, les mœurs, qu'on retrouve dans ses évocations, aussi bien du Ramadan que de la Pâque juive, d'une séance au hammam, des vieilles histoires arabes d'un marabout dans l'arrière boutique d'un chiffonnier, ou bien même, des aventures du Général Karagouz au théâtre d'ombre !
Partisan de voir la France *rendre ce que nous détenons et qui ne nous appartient pas – les colonies pour ne citer qu'un exemple*, Maurice n'est pas fâché, de rappeler, à cette occasion, que *dans les*

premiers temps que les français étaient à Tunis, c'était - plutôt qu'un juif - le Résident Général qui, à la fin du spectacle se voyait administrer une volée et subissait les caprices... et autre chose aussi... de Karagouz, reconnaissable au membre énorme qui lui sort tout droit du pantalon !

- ◆ Quant aux sujets de réflexion, c'est la lecture de l'ouvrage de Max Stirner " *l'Unique et sa propriété*", emprunté à la bibliothèque de Tunis, qui paraît lui en apporter la base principale, comme le prouvent les commentaires qu'il en fait à plusieurs de ses correspondants.
- ◆ La poésie ne cesse pas pour autant d'avoir ses faveurs, - celle de Paul Fort en particulier, figure intimement liée au mouvement du quartier Montparnasse - avec cependant le sentiment affirmé, qui est le sien, qu'*en général tout ce qui est littérature sauf de rares exceptions a toujours le tort de l'outrance subjective* et qu'il lui préfère *la musique qui s'adresse directement aux sens, et surtout la danse*. Faute d'avoir trouvé, dans ce domaine, un spectacle qui le séduise, c'est dans le quartier juif qu'il est le plus frappé, par la *nostalgie terrible* évoquant *l'ancienne Palestine*, émanant d'une musique semblant surgir d'un *harmonium, qui donnerait des sons de cornemuse avec des airs traînants*.
- ◆ La solitude continue à peser cruellement sur sa vie et sur son travail : – *Je n'ai jamais été plus profondément tourmenté car je n'ai point la ressource de m'en remettre à une autre Volonté – et le temps passe souvent sans décisions vécues – c'est une grave faute qui en entraîne une autre, celle de ne pas travailler autant que je le pourrais*.
A défaut de voir Masson - récemment blessé à la guerre - pouvoir être réformé sur le champ et venir le rejoindre, il échafaude le projet d'un grand voyage qui du Caire, le conduirait à Djibouti, Ceylan, Java, Tahiti, Panama, Dakar, avec retour par l'Espagne.
- ◆ L'été venu, et bien qu'il ait obtenu les autorisations nécessaires, tout au moins pour aller en Egypte et à Java à travers l'Océan Indien, Loutreuil doit renoncer à son rêve, par manque de moyens de transport, sans doute lié à la guerre.
- ◆ Il choisit de partir vers le sud ; Gabès d'abord, début août ; puis Gafsa où il est le 15 septembre.
- ◆ Arrivé enfin à Nefta, dernière oasis sur la route de Touggourt, il y loue *un premier étage d'une maison très bien placée* et travaille *3 bons mois*, jusqu'au 13 décembre – *beaucoup et dans de bonnes conditions*, précise-t-il - avant d'ajouter – *il est grand temps que je sache enfin si je puis donner autre chose que des projets, des promesses ou des choses à moitié faites*.
- ◆ – *Nefta est très pittoresque*, note Maurice ; *pourtant je ne crois pas qu'il soit nécessaire de lieux spéciaux pour en tirer une expression artistique et à ce point de vue, les futuristes ont grandement raison – mais ayant commencé très tard, je suis obligé de mettre les bouchées doubles, c'est-à-dire que j'ai besoin d'aliments très substantiels pour mon travail, quitte à chercher plus tard des choses plus subtiles – et il m'était en outre utile de voyager pour me donner des idées vraies. je suis pris en ce moment par cette idée " d'épuiser " complètement le sujet ou l'effet traité – j'entends ainsi la façon dont Cézanne par exemple, ou Breughel arrivaient à déterminer au maximum le caractère essentiel de chacun de leurs tableaux*.
- ◆ Revenu à Tunis le 20 décembre, (16, rue Jean Le Vacher), Loutreuil embarque pour la France le 10 janvier 1918.
- ◆ De ce séjour de un an en Afrique du nord datent de nombreuses esquisses au crayon, ainsi que des études à l'aquarelle, à la gouache et quelques huiles sur papier Canson ; très peu de toiles en revanche, et dont les couleurs, broyées par lui-même dans un souci d'économie, se sont mal conservées.

■ UN GRAND ESPOIR DECU

1918

- ◆ Après avoir débarqué à Marseille, Loutreuil séjourne du 13 janvier au 25 mars à Théoule, puis à Cagnes avec André Masson et sa famille.
Bien qu'aucun document ne l'établisse formellement, il est assez probable que ce séjour leur donna l'occasion de croiser certains des peintres de l'Ecole de Paris qui se trouvaient dans le midi à la même époque, Léopold Survage notamment, dont on sait qu'il eut des liens d'amitié à la fois avec Loutreuil, Soutine et Modigliani. En décembre venait d'avoir lieu à la galerie Berthe Weill, à Paris, la première des deux expositions que ce dernier a connues de son vivant, avec celle de Londres en 1919.
- ◆ Maurice s'installe ensuite seul à Martigues où l'impossibilité persistante de trouver *la femme* dont il puisse se faire comprendre lui pèse. – *Ce n'est pas une marraine que je désire*, déclare-t-il d'ailleurs, pour justifier la distance qu'il décide alors de prendre avec Marthe Lepeyre, en dépit de toute l'amitié qu'elle lui avait témoignée lors de sa détention et de sa libération.
- ◆ A Paris, qu'il rejoint brièvement depuis Marseille fin avril, et où il ne peut retrouver la trace de

Claudine Roland, le peintre loue 34, rue du Texel - après avoir définitivement libéré la rue Guénégaud - une chambre (dont, semble-t-il, il donnera congé dès la fin de l'automne) et un débarras qu'il conservera à titre de rangement et d'adresse officielle, jusqu'à son installation rue du Pré-Saint-Gervais.

- ◆ Peu après son retour à Martigues à la mi-mai, - à l'issue de quelques jours dans la Sarthe - le miracle tant souhaité paraît vouloir se produire et rompre la solitude dont il souffre :
 - Maurice fait tout d'abord la connaissance du compositeur Gabriel Fabre, de 27 ans son aîné, fixé là 2 ans plus tôt, qui le complimente sur sa peinture et l'accueille pour lui jouer ses œuvres et celles de différents auteurs ; – *Un homme d'une rare distinction ; extraordinairement fascinateur*, précise-t-il.
- Fabre s'était notamment distingué par les accompagnements musicaux d'œuvres d'écrivains, parmi lesquelles des poèmes de Maurice Maeterlinck, Camille Mauclair, Jean Moréas, Paul Fort... dont il dédicaça certains à l'écrivain Henri Barbusse.
- Sans trop connaître la nature de leurs rapports, le peintre se lie peu après avec Suzanne Dinkespiler, une amie de Fabre.
- De 10 ans la cadette de Maurice, Suzanne est peintre - comme lui - après être devenue à son tour élève de Ferdinand Humbert en 1914. – *J'ai commencé à travailler avec une artiste peintre qui se montre très aimable pour moi*, écrit-il à son frère le 31 mai, à son sujet.
- ◆ C'est pour lui à nouveau le début d'un grand espoir de vie à deux : – *Depuis aujourd'hui, je crois que ma vie est en train de changer*, déclare-t-il le 8 juin.
- ◆ Et d'ajouter le 30 juin : – *Pour moi je suis en plein travail et en sérieux progrès. Il m'était devenu impossible de travailler à fond à cause de cette affolante et vertigineuse situation d'étranger aux femmes, mais depuis l'événement nocturne dont je t'ai parlé – il me semble que je vois maintenant le jour, que j'existe réellement pour la première fois. Et tout de suite le travail s'en est ressenti – et je suis en ce moment plein de confiance et d'espoirs.*
- ◆ Espoirs vite déçus, puisqu'il écrit à son frère, moins de 2 mois après l'embellie annoncée le 31 mai : – *Après tant de joies et tant d'espoirs tout est écroulé...*
- L'évidence est apparue; cruelle : – *Elle s'est remise avec Fabre*. Et Maurice de se convaincre aussitôt, en faisant référence à Nietzsche, qu'il est de *l'espèce d'homme que les femmes haïssent le plus : celui qui les attire à lui et qui n'est pas assez fort pour les retenir...*
- ◆ Ce nouvel échec sentimental pèsera de façon déterminante sur les dernières années du peintre, après que Suzanne Dinkes lui ait écrit, fin décembre 1918 : “ – *Il ne faut pas compter sur moi autrement que comme “ un supplément ”, un “ entre autre chose ”, sans cela on souffre et je ne suis pas responsable de ce que je suis ”* ; plaie souvent ravivée d'ailleurs - même après le mariage en 1923 et la maternité de S. Dinkes - par leurs rencontres intermittentes, et les projets sans lendemain qui s'ensuivent , sources répétées pour Loutreuil d'espoir puis d'abattement.
- ◆ Dominé par un sentiment de solitude et de vide, Maurice voudrait pouvoir parler d'autre chose que de sa peine - de ses lectures récentes, par exemple, qu'il s'efforce d'évoquer dans une lettre à son frère : “ *Quo Vadis* ” - “ *La Sage et la Destinée* ” de Maeterlinck, - “ *Les Pensées* ” de Marc Aurèle - “ *Les chansons de Bilitis* ” de Pierre Louÿs, dont on lui a dit beaucoup de bien. Mais même la lecture m'est pénible, doit-il avouer douloureusement.
- ◆ L'année se poursuivra dans l'instabilité :
 - tantôt à Martigues, où Loutreuil a aussi lié connaissance avec les peintres Wladimir de Terlikowski, qui lui témoigne un vif intérêt, et Mania Mavro, (amie de Suzanne Dinkes). André Masson l'y rejoint en août et septembre et cohabite avec lui dans un cabanon abandonné, loué 20 francs par mois à 3 km. au bord de l'étang de Berre, (cabanon qui abrite aussi les maquettes de Constantinople ayant servi à Ziem à peindre là ses paysages du Bosphore). A court de modèles, Maurice fera poser les vieillards de l'hospice en octobre...
 - tantôt à Marseille où il se remet à rêver d'un nouveau grand départ, et où - faute d'avoir reçu 2 mandats attendus de son frère - il se voit contraint, de coucher *au chauffer municipal plein de pouilleux*, où, précise-t-il, *les poux me couraient sur la figure et j'en ai gardé sur moi pendant plus de 2 mois !*
- ◆ Au moment de regagner Paris, d'où il est pratiquement absent depuis près de 4 ans, se pose à Loutreuil - comme à Masson d'ailleurs - la question de savoir que faire de la formation académique de “ peintres-décorateurs ” qui est en fait la leur.
- ◆ C'est plus de peintres de chevalet que de fresquistes qu'il est question dans la lettre qu'écrit André à Maurice en octobre, où seul est cité Ferdinand Hodler, qui avait eu son heure de gloire avec sa fresque de “ *la nuit* ”, présentée au Salon du Champs-de-Mars en 1891 et appréciée par Puvis de Chavannes.
- ◆ Loutreuil décide en définitive de renoncer à la fresque, après avoir hésité à accepter au côté de Masson une mission de *décorations à fresque* à Toulon.
- ◆ Il n'y reviendra plus, en dépit des propositions insistantes que lui fera Paul Baudouin un an plus tard

à ce sujet.

- ◆ Il se confirmera dans les années qui suivront que la fresque a perdu une grande partie de son importance dans une architecture en crise à la suite des années de guerre ; la mutation qui en résultera, laissera peu de place, au moins pour un temps, au développement du métier de fresquiste. Questionnée à ce sujet deux ans plus tard, dans le cadre d'une enquête du Bulletin de la vie artistique, Suzanne Valadon répondra d'ailleurs que " *La peinture décorative n'ayant jamais été sans architecture, il est normal que la peinture pour murailles soit délaissée, parce que sans destination*". Luc Albert Moreau ajoutera, de son côté, que " *la peinture de chevalet, est la conséquence d'une époque où il n'y a plus d'architecture, excepté le théâtre des Champs Elysées de Perret*". Paul Signac conclura, qu'à son sens, " *un pot de fleurs de Monet, une demi-pomme de Cézanne, un panneau de boîte-à-pouce de Seurat, c'est beaucoup plus de la peinture décorative que les plafonds de Besnard et les grands panneaux de Cormon*"...
- ◆ Bien que grand amateur de danse et de théâtre, Loutreuil ne paraît pas avoir songé à se tourner vers l'art du décor, qui fleurit, par contre, sous l'impulsion de Jacques Rouché, dont il avait applaudi la nomination à la tête de l'Opéra. A côté des décors de Picasso pour " Parades " et " Le Tricorne ", de Derain pour " la boutique fantastique " de Rossini, le succès rencontré dans ce domaine par des peintres qu'il appréciait particulièrement aurait pu l'y inciter – décor de Matisse, pour le Rossignol de Stravinsky, dont Diaghilew avait réservé la primeur à Paris – décor aussi de Raoul Dufy pour " Frivolant " de Hortala et Poueigh... Mais il est vrai que l'intérêt de ces réalisations éphémères a pu lui échapper en bonne part, compte tenu de son éloignement entre décembre 1914 et novembre 1918.
- ◆ De retour dans la capitale le 18 novembre, Maurice doit recourir en premier lieu à un emploi de manœuvre à 10 f. la nuit, qu'il tient jusqu'au 20 décembre aux Chemins de fer d'Orléans.
- ◆ Ne s'accordant que de brefs repos, il reprend en même temps pendant le jour son travail en académie – à la Grande Chaumière notamment, au risque d'y rencontrer S. Dinkes...
- ◆ Ses premières tentatives pour placer ses travaux sont alors couronnées de succès ; chez Devambez ; puis chez Sauvage, où il aura toutefois l'amertume de trouver aussi en vitrine, en janvier suivant , un portrait de Fabre peint par Suzanne Dinkes, puis une autre peinture d'elle chez Devambez.
- ◆ Fin décembre, il est quelques jours dans la Sarthe parmi les siens tout à l'idée d'exécuter le portrait de " la grand-mère " Loutreuil.

1919

- ◆ La période de réinstallation de Maurice à Paris, en ce début d'année 1919, est vécue par lui dans l'incertitude et sous le poids de *l'expectative cruelle* entretenue par Suzanne Dinkes, avec le sentiment de *pressentir un avenir douloureux*.
- ◆ Soucieux de tout faire *pour ne pas manquer de courage*, il poursuit cependant son travail - souvent en compagnie de Mania Mavro -, ou bien avec Masson, après son retour de Toulon.
- ◆ Il est aussi reçu chez Raymond Duncan ; les danses de sa sœur Isadora sont pour lui le motif de nombreux dessins et projets d'affiches, faisant suite à ceux qu'avaient inspiré la beauté plastique de ses attitudes aux plus grands artistes, Rodin, Bourdelle, Denis, Dunoyer de Segonzac...
- ◆ Avec André Masson, Suzanne Dinkes et leurs parents, Maurice est convié chez Jeanne Ronsay *la danseuse, qui doit prochainement créer des danses cubistes* - précise-t-il - (elle devait notamment interpréter un programme de ces danses dans le cadre de soirées organisées à l'occasion du Salon d'Automne qui suivit).

■ CERET – L'ESPAGNE

- ◆ A l'approche du printemps, Loutreuil quitte Paris le 11 mars, en compagnie d'André Masson, pour Collioure et Céret où Krémègne racontera les avoir accueillis pieds nus à la descente du train, avant qu'ils s'installent sur des balles de paille, *chez Monsieur De Vèze, route de Maureillas*.
 - ◆ Maurice écrit à son frère 4 jours plus tard : – *Nous avons trouvé ici plusieurs peintres très modernes (c'est ici le séjour préféré des Cubistes) et un très bon musicien Déodat de Séverac*. Bien que Loutreuil n'ait pas parlé nommément des artistes qu'ils a rencontrés, différents témoignages s'accordent pour confirmer la présence à Céret, à la même époque, de Auguste Herbin, Franck Burty Haviland, Pierre Brune, Manolo Hugué, Joan Maragall, ainsi que du poète Pierre Camo et Juan Gris dont les dessins voisinaient quelques années plus tôt avec ceux de Loutreuil dans les pages du Charivari.
- Par contre, bien que certains récits laissent supposer que Soutine a pu également résider à Céret dès le printemps 1919, les études à ce sujet sont parfois contradictoires, et les documents probants paraissent manquer.

En tout cas, ses rencontres lors de son séjour à Céret ne suffiront pas à convertir Loutreuil à *toutes*

ces recherches modernes cubistes et autres qui, face aux choses, ne sont que des moyens pour exprimer ce que nos yeux et nos esprits perçoivent, et aboutissent selon lui, - plutôt qu'à interroger avec toute la ferveur possible – à faire des réponses quand il s'agit de faire des demandes.

- ◆ Séjour quelque peu mouvementé par ailleurs, puisque plus ou moins pris pour des espions, Loutreuil et Masson sont arrêtés le 8 avril au poste de Palalda, à l'occasion d'une promenade à Amélie-Les-Bains, pour être libérés 24 heures plus tard, après que leur bon droit ait été reconnu à Arles-sur-Tech où on les avait transférés.
- ◆ Séjour quelque peu tourmenté également. Maurice s'ouvre largement de ses préoccupations matérielles à son frère mais surtout de son trouble moral intense face à la vie qu'il a choisi de s'imposer, dans sa volonté de remplir les mille devoirs du peintre, dans sa seule fonction de peintre pour que vraiment il ait quelque utilité dans une société :
– Pour réussir, je dois vivre dangereusement et de toutes les manières – je ne dois craindre ni maladie, ni accident, et faire rendre au moment présent tout ce qu'il peut rendre – C'est ainsi que je vis seulement de pain et de quelques légumes, oignon, poireau, salade, que je dépense pour plus de 100 f. de couleurs par mois et que je me passe de lait, beurre, fromage, linge blanc, matelas, café, tabac, coiffeur, etc et de femme ! tout cela pour couvrir à grand peine avec mille difficultés, dépenses d'attention, de réflexion, de volonté, d'audace, des carrés de toile, dont plus des $\frac{3}{4}$ me resteront pour compte, et dont le reste me demandera encore beaucoup de soins et de tracas et de démarches, d'insuccès, de déboires pour les placer, et dont enfin 1 ou 2 seulement trouveront enfin acquéreurs à des prix d'ailleurs très bas et écornés par les frais de présentation.
– Voilà succinctement quelle est notre vie de forçat, pire que celle des forçats, et nous n'en voudrions pas d'une autre, tellement toutes les autres formes actuelles de vie nous semblent fourvoyées dans l'erreur.

Mais une société qui comprenne qu'on puisse " tenir la peinture pour une des valeurs suprêmes du monde, sans pour autant savoir pourquoi " et que le rôle magique de l'artiste est de " communiquer l'inexplicable " est-elle concevable ? André Malraux posait la question en ces termes, bien des années plus tard.

- ◆ Face au tourment de Loutreuil, le docteur Blanchard ne peut que le mettre en garde et lui écrit " Force vous sera... de vivre avec un entourage tel qu'il est et non tel que vous le voudriez. Sans rien abandonner des grandes lignes de votre idéal, vous devriez tenir davantage compte des contingences inéluctables, si vous voulez ne pas trop souffrir, et ne pas adultérer par des déceptions répétées, votre puissance de travail. "
- ◆ Certes, à Céret, dont il peint, comme Soutine, les toits depuis le *Castellas* de Pierre Brune, ainsi que la *plaça del castell*, et les " casots ", Maurice travaille avec ardeur ; mais le rêve d'un grand voyage en Orient, si possible avec Suzanne Dinkes qu'il voit à l'occasion du séjour qu'elle fait à Collioure à la même époque, le tient à nouveau.
- ◆ Son départ du Vallespir le 23 mai suivant, l'éloignera définitivement de Masson. Marié à Odette Caballé le 13 février 1920, à Céret où il était resté, ce dernier déclarera plus tard, en évoquant les 6 années pendant lesquelles ils avaient été très proches, avoir eu pour Loutreuil " une amitié passionnée ".
- ◆ Dans l'espoir de trouver un bateau, Maurice fait un rapide voyage à Barcelone, où il passe 3 nuits dont 2 dehors, séduit par la vie nocturne et la gaieté ambiante.
- ◆ Toujours dans le même but, il gagne alors Marseille.
- ◆ Sauf pendant un court séjour à l'hôpital, en raison de troubles intestinaux, il y réside en juin et juillet là où il y avait le travail le plus intéressant à faire, c'est-à-dire dans le quartier des filles, dans un des bars-hôtels où elles sont – Je n'avais avec elles, - raconte-t-il - aucune relation et quoiqu'il y ait eu des choses merveilleuses à y faire, je n'y ai fait que des choses peu importantes parce que je voulais conserver l'argent pour le voyage projeté – mais je n'ai eu qu'à me louer de la bonne camaraderie de tout le monde – je n'y ai éprouvé aucun ennui.
Le peintre en rapportera en fait une série exceptionnelle d'aquarelles et de dessins esquissés sur le vif, qui ne sont pas sans rappeler certaines études faites dans des maisons closes, à Marseille aussi, par Henri Epstein, un autre artiste de l'Ecole de Paris, avec lequel il devait accrocher un peu plus tard, aux cimaises du café du Parnasse et de Devambez.
- ◆ En août, après qu'il a été successivement question, au fil des lettres échangées entre Suzanne Dinkes et lui, de Hongkong, Djibouti, du Maroc et de la Corse, le projet d'un grand voyage fait place à un départ pour l'Espagne. Depuis Barcelone, Loutreuil retrouve Suzanne Dinkes à Soller de Majorque et, avec elle... de nouvelles déconvenues, que ne fait qu'accroître la présence auprès d'elle d'un peintre danois séjournant dans le même hôtel...
- ◆ A la jalousie évidente de Maurice s'oppose la soif d'indépendance affirmée de Suzanne. Une " accalmie " dans leurs rapports difficiles leur permettra tout de même de travailler de concert quelques jours en septembre avant que S. Dinkès quitte Soller pour aller séjourner à Pollensa, et de choisir les mêmes sujets d'étude : ainsi cette " femme allaitant son enfant " peinte par l'un et

l'autre, et cette "éplucheuse de légumes" avec ce rapide portrait de Maurice esquissé par S. Dinkès, au dos de l'ébauche qu'elle en a laissée.

- ◆ En partie soutenu par l'amitié que lui porte Pinto, un jeune peintre argentin connu sur place, Maurice réunit cependant assez d'énergie pour rapporter à l'automne, de ce séjour aux Baléares, des travaux - dessins et peintures - dont il éprouve quelque satisfaction.

■ PARIS, A NOUVEAU

- ◆ De retour à Paris sous la neige, le 11 novembre, et bien qu'ayant déclaré inhabitable le débarras qu'il avait conservé 34 rue du Texel, Loutreuil y campe, semble-t-il, - avant, et après un nouveau séjour qu'il doit faire à l'hôpital Saint Joseph (pour les mêmes troubles qu'au début de l'été) - sans qu'on lui connaisse d'autre habitacle jusqu'au printemps de l'année suivante.
- ◆ On le revoit à Montparnasse, en académie ; chez Raymond Duncan aussi, dont il partage alors les idées.
- ◆ La fin de l'année arrive ; plutôt encourageante, puisque des galeries confirment leur intérêt pour lui : chez Sauvage et chez Devambez - à nouveau - (où 2 dessins sont achetés par le collectionneur Alfred Beurdeley), puis chez Louis Chéron, on lui prend quelques dessins et peintures; chez Marcel Bernheim même (sur la recommandation de S. Dinkes), où il récupère d'ailleurs rapidement les deux toiles qu'il y a déposées - les jugeant incompréhensibles - pour les vendre, l'une à Chéron, et l'autre, par l'intermédiaire de Sauvage, à un marchand américain, en vue d'une exposition itinérante aux Etats Unis.

1920

- ◆ La présentation de six toiles au 31^{ème} Salon des Artistes Indépendants en janvier - au lendemain même de la mort à 35 ans de Amedeo Modigliani - et l'exposition de quelques œuvres par la Galerie Devambez en mars, marquent le début de l'année.
- ◆ Mais les ventes restent insuffisantes - au point qu'il envisage un moment de revenir à la fresque - et les difficultés financières aussi bien que morales subsistent.
– *Je n'ai plus le sou. – Toutes mes dépenses, écrit Loutreuil, sont pour la peinture... sauf celles pour m'abrutir pendant les heures de non travail...*
- ◆ Les modèles à domicile sont chers ; il est d'ailleurs trop mal logé pour les recevoir. Aussi doit-il, pour travailler, passer ses journées dans les académies, en attendant que les beaux jours lui permettent de faire également du paysage dans Paris. On le croise à la Grande Chaumière, où professe Antoine Bourdelle; à l'Académie Moderne aussi, où Fernand Léger donne alors des cours, et où Maurice (suivant les termes de cette dernière) fait "grande amitié" avec Chantal Quenneville, qui avait été liée à Modigliani et à Jeanne Hébuterne, dont elle avait veillé le corps après son suicide.
- ◆ Sans doute est-ce alors, qu'il vient parfois peindre dans l'atelier de Krémègne à la Ruche, où chevalet contre chevalet, ils partagent les mêmes modèles, ainsi que attestent plusieurs nus dans des poses identiques exécutés par les 2 artistes, comme le "nu couché, jambes repliées" et le "nu assis coude sur le genou".
- ◆ Loutreuil côtoie à cette époque des anarchistes ; découvre auprès d'eux les vertus du végétarisme puis du végétalisme, et croit pour la troisième fois trouver une compagne, en la personne de Marion Metzger, libertaire et mère de 2 enfants, rencontrée chez Duncan.
- ◆ Après que W. de Terlikowski, connu à Martigues en 1918, lui a offert, au début de l'année, l'hospitalité de son atelier pour y travailler, Maurice trouve, semble-t-il, à entreposer une partie de ses effets 9 carrefour de l'Odéon, chez Marion Metzger, - alors employée à la Caisse des Dépôts et Consignations - près de chez qui il dit occuper en mars *une toute petite pièce* à l'hôtel, en attendant de trouver un logement plus grand pour elle et lui.
- ◆ Nouvel échec : Après une rupture brutale avec Marion Metzger, (il doit même songer à porter plainte contre ses agissements) c'est seul qu'il s'installe courant mai, - brièvement d'ailleurs - 11, rue de l'Ecole de Médecine, dans le grand atelier qu'il vient de louer.
- ◆ Quelques semaines plus tôt, le 7 avril, était morte Claudine Roland, tuberculeuse (devenue opiomane), trois mois à peine après avoir pu retrouver Maurice par l'intermédiaire de Paul Baudouin.
- ◆ Son nouvel atelier ne lui profite guère et les contradictions répétées de la vie le troublent : – *Je suis comme dans une trappe dont je ne peux arriver à sortir. J'avais trouvé trois modèles d'un seul coup, mais je n'avais qu'une chambre d'hôtel où il m'était impossible de faire quelque chose d'important ; à présent, j'ai un grand atelier mais je n'ai plus de modèles.*
- ◆ Assidu, auprès de Raymond Duncan au cours de l'hiver, au point, écrivait-il en décembre, d'aller *aider tous les soirs aux travaux qu'il entreprend*, il s'éloigne de lui dès février, en raison de leur conception différente de la peinture, et déclare en mai : – *Duncan fait en ce moment beaucoup de*

Fla Fla pour son exposition de tableaux. Et de rapporter à son sujet l'opinion d'Ambroise Vollard, le marchand de tableaux : " C'est un homme charmant mais c'est un cul ".

CHEZ LUI A BELLEVILLE

- ◆ Pour s'assurer définitivement des conditions de travail acceptables et une vie plus stable, Loutreuil, met à exécution son projet d'acquérir son propre logis, projet dont il avait exprimé le désir à son frère au mois de juin précédent, après avoir enchéri sans succès sur un double atelier proche de Montparnasse.
- ◆ Sur le point de conclure l'achat d'un terrain de 300 mètres avec une petite construction, situé rue des Périchaux, à proximité de la Ruche où résident alors plusieurs artistes qui sont ses amis ou ses compagnons de travail (Krémègne, Kikoïne, Dobrinski, Epstein, Indenbaum, Landau notamment), il doit y renoncer à cause du prix.
- ◆ Finalement, une maisonnette de 2 pièces, avec grenier, cave et atelier contigu, sur un terrain de 180 m², trouvée dans le 19^{ème} arrondissement, 61 rue du Pré-Saint-Gervais, après de longues recherches, correspond à peu près à ses moyens et à ses goûts, bien qu'elle soit un peu éloignée du bouillonnement de Montparnasse auquel il est alors très lié et qu'il considère comme *le centre pour la peinture*.
Puisant dans ce qui reste du petit capital hérité de ses parents il en conclut l'achat le 26 septembre au prix de 13.000 f., et s'y installe après quelques réparations, en louant très temporairement pour moitié la maison à son ami manceau le peintre Emile Perrin, avant que ce dernier parte pour Madagascar quelques mois plus tard.
- ◆ Ancré à Belleville, face au Pré-Saint-Gervais et aux fortifications dont seul le sépare le boulevard Sérurier, Loutreuil va pouvoir cultiver son jardin (il aime la nature depuis toujours), faire du nu en plein air, accueillir ses amis et former de nouveaux projets, dont l'un en particulier lui tient à cœur : il s'agit de l'idée d'une exposition de peintres anonymes qui lui était venue en prison.
- ◆ Peu avant son emménagement, il en fait part le 19 septembre à Perrin ainsi qu'à leur ami commun le peintre et graveur André Deslignères, lors d'un déjeuner dans une de ces guinguettes qui existaient encore à Belleville. Leur enthousiasme est immédiat :
" – *Nous lançâmes - raconte Perrin - l'idée dans la Presse ; presque aussitôt nous fûmes submergés d'un nombre considérable de lettres d'adhésion. Sitôt convaincus de l'appui obtenu tant auprès des adhérents Anonymes que du succès de la Presse qui semblait trouver admirable l'idée de notre ami, nous en entreprîmes la réalisation. Pour cela, il nous fallait trouver une salle très grande. Ce qui fut impossible. C'est alors que pour ne pas laisser tomber l'idée, nous avons pris le contre pied de celle-ci, espérant aussi pouvoir la reprendre plus tard suivant la formule de Loutreuil.* "
- Ainsi le Salon des Anonymes allait-il devenir plus modestement - avec une seule œuvre par artiste - le Salon de l'Œuvre Anonyme, dans un esprit toutefois, qui selon ses organisateurs, aurait pu le désigner pour devenir plus tard le successeur et légitime héritier du Salon des Indépendants.
- ◆ L'absence de toute vente depuis 6 mois, la contrariété de se voir " *refusé* " au Salon d'Automne, s'ajoutant à l'inquiétude de se trouver au même moment atteint par *l'avarie* (Syphilis), devaient heureusement être compensées, par la joie de Loutreuil à pouvoir enfin peindre dans ses propres murs, et par la satisfaction de voir son projet susciter un intérêt croissant.
- ◆ Devambez offre finalement ses 5 salles pour présenter l'exposition. Des réunions préparatoires se succèdent, *en présence de littérateurs et musiciens en vue, aussi bien que de personnalités très diverses* (Loutreuil cite, entre autres, le Conservateur du Musée Galliera, qui était alors le critique d'art Henri Clouzot - le Directeur de la bibliothèque Forney - Fanny Clar, du *Populaire* - le critique d'art du New York Herald - l'écrivain et directeur de galerie Charles Vildrac, auteur du *Paquebot "Tenacity"* qui fut porté sur la scène au Vieux Colombier).

■ AVEC CEUX DU PARNASSE

- ◆ Amedeo Modigliani est mort, Chaïm Soutine est absent de Paris, Marc Chagall est en Russie : l'orée de 1920 marque le début d'une nouvelle et courte époque de Montparnasse, dont Géo-Charles devait écrire plus tard qu'" *elle fut dominée par Loutreuil* ", après en avoir souligné le caractère international, dans une lettre au critique Charles Fegdal, signée avec Auguste Clergé :
" – *Nous nous plaçons au dessus de toutes les frontières et qu'un camarade soit juif, russe, nègre, chinois, ou français, que nous importe ? L'originalité de Montparnasse est précisément d'attirer tous les artistes du monde, dans la grande communion française ; – c'est peut-être le seul endroit du monde où une véritable république internationale des lettres et des arts existe* ". Généreuse préfiguration de la définition qu'André Warnod donnera de l'Ecole de Paris dans *Comoedia* quelques années plus tard.

- ◆ Tel est l'esprit qui mêle étroitement artistes français et étrangers, dans les relations nouvelles que se fait Loutreuil, sans pour autant parvenir à s'extraire de la solitude sentimentale dans laquelle il demeure enfermé.
Mais si Maurice reste un homme moralement seul, il n'est plus un homme isolé : il fait état, non sans humour de l'apparition autour de lui, de *nouveaux amis hollandais, argentin, transvalien, même irlandais*, en même temps que parfois des visites de *jolies femmes* à son atelier...
- ◆ Dans le Montparnasse des mouvements en "isme", sans pour autant adhérer à l'un d'eux, Loutreuil affirme sa présence en tant que témoin et acteur, comme le confirment en novembre l'invitation qu'il reçoit d'Alexandre Mercereau, et l'occasion qui lui est ainsi offerte, de faire *connaissance avec Marinetti, le futuriste italien, et avec de notoires dadaïstes, cubistes etc...*
– *Gleizes, le cubiste, part aujourd'hui pour Lyon faire une conférence sur l'anonymat en œuvre d'art*, rapporte Maurice, au lendemain de cette invitation.
- ◆ L'exposition en fin d'année de quelques œuvres dans la galerie de peinture et d'édition de *L'Encrier*, que vient d'ouvrir Roger Dévigne, *avec un groupe de littérateurs et d'artistes*, vient à point nommé encourager Maurice.

LE SALON DE L'ŒUVRE ANONYME

1921

- ◆ En janvier, la galerie Devambeze accueille le Salon de l'Œuvre Anonyme dont Loutreuil et ses amis ont eu l'idée quelques mois plus tôt, et dont Vildrac assure la présidence.
La réalisation de cette exposition, seule forme de présentation qui garantisse - selon Loutreuil - une appréciation impartiale des œuvres par le public, le décevra; d'autant qu'elle est très inégalement jugée par les critiques : certains voudront n'y voir que le "*Salon des Devinettes*"...
Une polémique entre journalistes s'engagera d'ailleurs au sujet de cette exposition d'une centaine d'artistes - indifféremment français et étrangers -, dont certains des noms illustres qui y furent identifiés par des critiques, confirment tout l'intérêt (citons, au détour des lignes écrites par Charles Fegdal et René Jean, Sabbagh, Goudiachvili, Camoin, Matisse, Picart Le Doux, Fraye, Loutreuil, Mainssieux, Foujita, Ottmann, Friesz, Gleizes, R. Dufy, Favory, Marcoussis, Le Bail, Fornerod...).
En dépit des passions qu'il avait suscitées (ou peut-être à cause d'elles), le Salon de l'Œuvre Anonyme restera sans lendemain à Paris, après que Loutreuil se sera *séparé des organisateurs qui ne l'avaient, selon lui, réalisé que dans un esprit tout à fait mesquin et superficiel*. La formule sera cependant reprise à Londres quelques mois plus tard.
- ◆ En février, Maurice participe avec cinq toiles, des aquarelles et des dessins, à la 2ème exposition collective du groupe coopératif de l'Encrier à la « boutique » du même nom, tenue par Marie Louise Smits, « boutique » qui est à la fois le siège du mouvement et de la « revue des lettres, des arts et des rêves appliqués à la vie » que dirige alors Roger Dévigne également sous le même vocable. Marie Wassilief figure parmi les exposants.
- ◆ Le 8 avril, le peintre Auguste Clergé et l'écrivain Serge Romoff organisent, sous le titre "*Quarante sept artistes exposent au café du Parnasse*" la première exposition collective dans un café.
Ce Salon de Peinture installé dans un "Salon de la Démocratie", (pour reprendre les termes de Gambetta), réunit 23 peintres étrangers et 24 peintres français, parmi lesquels Loutreuil - avec 2 œuvres -, Pierre Brune, Pinchus Krémègne, et Chaïm Soutine, qui tous quatre avaient séjourné à Céret.
La presse salue largement cette première, qu'André Salmon commente peu après en ces termes : – "*Leur exposition est une des plus intéressantes qui soit à Paris en ce moment*".
- ◆ Le même jour est fondée, par Clergé et Romoff, la Compagnie Ambulante de peintres et sculpteurs, à laquelle adhère notamment Soutine, et qui choisit le Parnasse pour tenir ses assises.
- ◆ Animée par Paul Husson et Géo-Charles, l'équipe de "Montparnasse" fait alors, elle aussi, de ce café le quartier général de sa revue, qui ouvrira largement ses colonnes à Maurice Loutreuil dans les années qui suivront.
Kiki, le modèle bien connu, en vend le soir les numéros aux terrasses alentour.
Dirigé par Valentin Clamagirand, alors âgé de 37 ans, originaire de St. Paul des Landes, dans le Cantal, le café du Parnasse (ancien café Vavin), 103 boulevard du Montparnasse, est à l'époque le lieu de rencontres et d'échanges favori de Maurice. Il en préfère le calme à l'agitation de la Rotonde, tout proche au 105 du même boulevard, dont le patron Victor Libion s'est retiré dès 1920. Loutreuil apprécie peu les turbulences de certains de ses clients.
L'importance historique du Parnasse – en raison tant de son antériorité dans l'organisation des expositions au café, que de la qualité des artistes qui en furent les familiers – se trouvera toutefois quelque peu occultée par sa disparition précoce, après son absorption par la Rotonde vers juin 1924, suite à son rachat intervenu semble-t-il dès mars 1923. Il s'ensuivra, dans les souvenirs, une confusion fréquente entre les 2 cafés, en dépit des lignes consacrées au Parnasse par Charles Fegdal dans "la Table Ronde" dès 1921, puis par Gustave Fuss-Amoré et Maurice des Ombiaux

dans leur " Montparnasse " paru au Mercure de France en 1924, et repris par Albin Michel en 1925, peu avant la publication par cet éditeur des lignes d'André Warnod à ce même sujet, dans " Les berceaux de la jeune peinture ".

- ◆ Le 3 juin, on trouve à nouveau Loutreuil, (avec une huile et une aquarelle), dans l'exposition " *Les cent du Parnasse exposent leurs œuvres au café* " que présente Serge Romoff, avec la participation, - toujours à parts égales - d'artistes étrangers et d'artistes français, parmi lesquels Othon Friesz.
- ◆ Maurice donne à cette occasion une peinture, pour constituer l'un des 11 lots de la tombola organisée sous l'égide de la revue " Montparnasse " par le Groupe d'art du Caméléon, dont Alexandre Mercereau prendra la suite, quelques mois plus tard, dans le même cabaret transformé en " *Sorbonne Montparnassienne* ".
- ◆ Le peintre occupe ensuite, le 5 juin, le stand n° 12 de la " Foire aux croûtes ", exposition-vente (au titre peu flatteur) où il est invité, avec d'autres artistes " Montparnassiens ", par les représentants de la Commune Libre de Montmartre, quelques jours après que ces derniers aient eux-mêmes reçu un accueil très arrosé au café du Parnasse.

" POMPIERS " ET " MODERNES "

- ◆ Loutreuil est chargé le même mois par la galerie Devambez de constituer un groupe de peintres dits " modernes ", en vue de la confrontation, dont il avait donné l'idée, de 2 groupes de tendances opposées (*l'un de peinture pompier, l'autre de peinture moderne*).
- ◆ Il choisit, pour exposer avec lui, René Ben Sussan, Marcel Chotin, Sophus Claussen, Henri Epstein, Hélène Grünhoff, Zygmunt Landau, Osvaldo Licini, Maurice Mendjiski, Chantal Quenneville, Manuel Ortiz de Zarate, Roysen, Chaïm Soutine, Waclaw Zavado, mais élargit aussi son groupe à la sculpture avec Julio Gonzalez et Léon Indenbaum.
- ◆ Trois salles leur sont consacrées au 1^{er} étage de la galerie, où Maurice assure le placement de leurs œuvres et figure, pour sa part, face à Mendjiski, entre Marcel Chotin et Chaïm Soutine dont le " lapin écorché " (souligne André Gybal dans son compte rendu du " Journal du Peuple " intitulé " Deux Ecoles ") " révèle...un peintre tout à fait sûr de son métier ".
– *L'avis général est que c'est intéressant et que le groupe moderne bat à plate couture le groupe pompier, rapporte Loutreuil, en précisant que c'est déjà caractéristique sous plusieurs rapports : dans le groupe pompier rien que des français et pas de femmes ; dans l'autre une grande majorité d'étrangers. (12 artistes sur 16, en effet).*
Tabarant confirme d'ailleurs, dans le journal " l'Œuvre ", que " *les peintres du 1^{er} groupe n'existent pas auprès de leurs antagonistes, peintres du Salon d'Automne pour la plupart* ". Il ajoute " *... comme ils apparaissent nus et maigres* " " *sortis de leur habitat naturel qui est le Salon des Artistes Français* ", même si certains d'entre eux " *ne sont pas dépourvus de qualités, bien qu'ils aient reçu les leçons de M. Cormon, le moins peintre des peintres.* ".
Même s'il reproche à Loutreuil " *d'avoir donné à l'élément étranger une place trop prépondérante* " dans le 2^{ème} groupe, le journaliste reconnaît que " *le 1^{er} groupe disparaît devant le second parce qu'il est une pauvre chose morte en regard de quelque chose qui est vivant ou aspire à vivre* "
- ◆ Belle revanche pour Maurice, naguère refusé à l'atelier Cormon, que le succès en ces termes du groupe qu'il a formé...
- ◆ Mais c'est surtout le qualificatif " Ecole " qui se détache en tête des lignes que consacre Gybal à celui des 2 groupes dans lequel il place ses espoirs, alors que Chavance, dans le journal " Liberté " écrit au sujet de ceux qui en font partie que " *ce qu'on distingue surtout et non sans plaisir, c'est, en dépit de préoccupations très dissemblables, une évidente parenté entre les œuvres purement françaises, à côté des tentatives d'artistes étrangers qui, en grande partie, composent le second groupe* " – ajoutant en outre – " *Et l'on peut en conclure que le mariage entre les diverses tendances n'est pas éloigné de se faire...* ".
- ◆ A Paris une Ecole nouvelle et indépendante est bien née, – qui réunit des français et des étrangers. Son nom reste à lancer : ce sera " l'Ecole de Paris ".
- ◆ L'harmonie entre artistes étrangers n'est pas pour autant parfaite à la même époque dans la capitale. La presse se fait notamment l'écho de leurs dissensions en ce qui concerne la définition des grands courants de l'art contemporain russe, à l'occasion de l'exposition organisée par l'association " Mir Isskousstva " à la galerie la Boétie. Au " *russianisme* " des exposants, Bakst, Tarkhoff, Belobodoroff, Chiriaeff, Goudiachvili, Grigoriew, Jacovleff, Sovdeikine s'oppose celui de Feder, Lebedeff, Krémègne, Lipchitz, Zadkine, alors que " *l'Imagier* " conclut, dans " l'Œuvre ", au sujet des uns et des autres, que " *ce qu'ils sont à même d'offrir n'est plus empreint que d'un slavisme de déracinés* ".
- ◆ Dans ce climat qui n'est pas exempt de polémiques entre ses propres amis, Loutreuil travaille beaucoup dans sa nouvelle habitation de Belleville qui constitue pour lui un lieu favorable à la

réflexion et aux recherches. Mais il est souvent déprimé.

- ◆ Les apparitions intermittentes de Suzanne Dinkes, revenue à Paris, après avoir passé un an en Algérie en tant que professeur de dessin au lycée de garçons de Constantine, et dont il fait plusieurs portraits importants, ne font qu'aviver sa souffrance de manque d'affection féminine : – *Suz. Dinkes qui est actuellement une femme dans toute sa splendeur, est venue me voir hier (et) ne me laisse aucun espoir*, écrit-il à son frère, après avoir appris d'elle la mort de Gabriel Fabre à l'hospice de Martigues le 31 mars précédent.
- ◆ Le décès de sa grand-mère en juillet, ajoute à sa tristesse, ainsi que la vente par sa tante Gouin, qui en avait acquis la propriété à la disparition du grand-père Loutreuil-Fleury en 1906, de la maison où Maurice enfant avait séjourné à Chérancé auprès de ses grands-parents paternels.
- ◆ Il sent qu'il lui faut réagir : – *J'ai fini par m'apercevoir du préjudice énorme que me causait la solitude. Je vais y parer avant toute chose, soit par un rapprochement avec ma famille, soit de toute autre manière.*
- ◆ Au cœur de cette Ecole de Paris cosmopolite, qui n'a pas encore su dire son nom, la vie de Montparnasse, à laquelle il prend une part active, lui apporte à cet égard un soutien précieux, en académies comme dans les cafés où s'échangent les idées : – *Je passe toutes mes soirées au café du Parnasse – où j'ai maintenant beaucoup de camarades.*
Le peintre y côtoie les plus grands, et parmi eux ses familiers, Raymond Billette, Pinchus Krémègne, Jean Metzinger, Tjerk Bottema, Léopold Survage, Titus Czyzewski... ; Paul Husson, Auguste Clergé et Géo-Charles enfin, animateurs de la revue Montparnasse en même temps qu'ils ont été ses tout premiers défenseurs.
- ◆ Amies toutes deux de Chantal Quenneville et de son mari le pianiste britannique Adolphe Hallis, à qui Maurice est alors très lié, Nina Hamnett la compagne du peintre Zavado et la poétesse Béatrice Hastings, égérie de Modigliani en 1914 et 1915, hantent alors, elles aussi, la terrasse du Parnasse et celle de la Rotonde.
Le poème de cette dernière que Maurice a laissé, après l'avoir copié de sa main, (peut-être en pensant à Modigliani, autant qu'à ses propres déboires amoureux) prend un caractère de rareté, compte tenu des bons mots qu'André Salmon a cru justifié d'écrire plus tard sur elle, à défaut - semble-t-il - d'avoir lu la revue " Montparnasse " d'avril 1923 où il fut retranscrit :

“ - Histoire Banale

Elle ne l'aimait guère : et ses mains froides et blanches purent lui frapper

son cœur brûlant, purent se réchauffer de ses larmes –

Elle l'aimait trop : et comme le feu follet, il la leurra.

Elle quitta sa porte protectrice

Elle lui fit un signal de son voile agité –

Elle ne l'aimait guère : et son œil fut pour lui une étoile, son visage

la seule fleur de la terre, sa chevelure un filet soyeux, sa parole un

don et le don d'un baiser – trop.

Elle l'aimait : et il la rejeta comme la mer rejette l'algue

Elle l'attend, comme l'algue attend le retour de la mer.”

- ◆ Salmon en parlant de “ ...Béatrice la poétesse ..” “..sans œuvre qui, de toute sa froide raison, ... mit toute sa poésie dans des amours tout de suite espérées insensées”, ajoutait en effet : – “ *Seul peut-être, car cela n'est pas trop assuré, Modigliani eut pu parler des poèmes de Béatrice Hastings. Personne, je le répète, n'a cité le moindre de ses vers, pas même aucun des esthètes anglo-saxons si nombreux à Montparnasse. A-t-elle déchiré ses manuscrits à l'exemple délirant de son amant Amedeo déchirant ses dessins dignes du musée ? Mais quoi ? La poétesse était-elle digne des anthologies ?*”.
- ◆ Bien qu'à regret, *car ça n'est plus la vie*, Maurice se voit obligé à l'époque de recourir à des modèles de profession. Parmi ceux-ci, Germaine Maraud – mais aussi la fameuse Aïcha Goblet, dont le compagnon Samuel Granowski figure parmi les peintres du Parnasse – et enfin Alice Prin dite Kiki, comptant avec son ami Maurice Mendjiski, autre peintre du Parnasse, parmi les familiers de l'établissement.
- ◆ Il fait aussi le portrait de plusieurs de ses amis : Georges Letessier, dont il fait, semble-t-il, la connaissance par le biais de François Gibon, dans les derniers mois de l'année, est l'un d'entre eux. Originnaire de la Mayenne et retiré des affaires, après avoir pris part entre autre à la direction de l'hôtel de Rennes, au Mans, Letessier, dont Loutreuil laissera des portraits remarquables (aquarelles et huiles), sera pour le peintre un ami fidèle et secourable, notamment lors de son hospitalisation en 1924.
- ◆ En novembre sont présentées 2 toiles au 14ème Salon d'Automne.
- ◆ En dépit d'un rapprochement avec Suzanne Dinkes, la fin de l'année, loin d'apporter à Loutreuil le réconfort familial dont il aurait besoin, est teintée de tristesse. Il est sans nouvelles de son frère et

de sa belle-sœur et leur exprime le 31 décembre, en même temps qu'il leur envoie ses vœux, sa crainte de n'avoir pas à se méprendre sur la signification de leur silence : – *Vous pensez qu'entre nos 2 manières de comprendre et de vivre, il est enfin temps de mettre des distances – Je le regrette infiniment.*

1922

- ◆ Les réponses de son frère viennent dissiper ses craintes, mais la solitude morale n'en reste pas moins lourde à porter pour Maurice qui avoue, en ce début d'année : – *...c'est toujours la mauvaise vie qui continue, et tous les soirs je me demande quand tombe le jour, faut-il que je me couche, ou faut-il que j'arpente les rues ou faut-il que j'aille prendre un café-crème – voilà depuis plus de 20 ans ce qui me chagrine – je connais beaucoup de monde ici – mais je ne vais pour ainsi dire voir personne, car au fond je ne m'entends bien complètement qu'avec quelques rares camarades – aussi peu favorisés que moi – et qui habitent loin.*
- ◆ Parmi ceux-ci, précise-t-il, *je vois très souvent Billette – il fait en ce moment des recherches que je trouve rudement intéressantes et pourtant dans un sens voisin de Lhote et aussi des cubistes – et en même temps, il est un critique très averti, ce qui donne lieu à de longues dissertations ... et à de nombreuses soucoupes !*
C'est, bien sûr au café du Parnasse, que s'entassent les soucoupes en question.
- ◆ En même temps que les peintres, une pléiade de jeunes poètes s'y retrouve chaque soir à l'époque, aux côtés d'aînés, comme Gustave Kahn, André Salmon, Blaise Cendrars. Au nombre de ceux dont Maurice est proche, Philippe Chabaneix y accueillera Pierre Camo, au seuil de l'hiver suivant, salué également par Moïse Kisling qui avait lui aussi connu le poète à Céret.
- ◆ Présent dans 4 expositions collectives au cours des premiers mois de l'année, dont l'une organisée par Louis Vauxcelles chez Marcel Bernheim en avril, Loutreuil demeure, en fait, si activement lié à la vie de Montparnasse qu'il songe un moment à revendre sa maison de Belleville pour s'en rapprocher.
- ◆ Mais finalement il en poursuit la réparation, en même temps qu'il plante dans son jardin *des soleils, du maïs, du gazon et aussi des fèves, – dans l'espoir, - écrit-il -, que ce soit favorable pour le travail cet été.*
- ◆ Préfacée par Gustave Kahn, la 4^{ème} exposition collective du Parnasse accueille en mars, 6 œuvres du peintre. La revue Montparnasse lui consacre dans ses bureaux une exposition particulière en avril suivant.
- ◆ Très réservé, au même moment, sur les accrochages présentés à son tour par le café voisin, dont il a trouvé *l'exposition moins bonne qu'au début*, Maurice déclare en mars : – *La Rotonde est toujours au complet mais l'exposition y est devenue très peu intéressante*, puis en juin : – *j'ignore toujours la Rotonde qui ne rentre pas dans mon esthétique.*
- ◆ Il avait écarté, peu auparavant, l'idée de former un groupe de peintres cubistes et futuristes, en vue d'une exposition dans une galerie niçoise dont on avait souhaité le charger : – *Vu que je ne suis ni cubiste, ni futuriste – j'ai craint une trop grande perte de temps et j'en ai chargé Survage.*
- ◆ Faisant suite, au cours du printemps, à une exposition Modigliani chez Bernheim-Jeune, qui ne peut lui avoir échappé, mais le laisse muet..., une exposition de Henri Matisse, vue à la même galerie, *ne l'emballe pas énormément.*
- ◆ Au seuil de l'été, les galeries parisiennes accueillent 4 expositions assez symptomatiques des tendances de l'Art : Laprade chez Druet – Delaunay chez Guillaume – Les Cubistes, de Léger à Braque chez Rosenberg – Lhote à la Licorne.
Maurice y trouve l'occasion de confirmer son opposition sans appel à ce dernier, en même temps que ses réserves au sujet du cubisme :
– *J'ai vu dernièrement une exposition d'André Lhote qui m'éloigne définitivement de lui – à cause de l'élimination, volontaire ou non, de toute espèce de richesse, de don de soi, – Son travail certainement a d'autres mérites, mais je ne peux pas lui reconnaître ceux-là – C'est comme un moteur auquel il ne manque aucune pièce mais qui ne marchera jamais parce qu'il n'y met pas d'essence.*
– *J'ai eu il y a quelque temps une longue conversation avec Metzinger qui dit être bien décidé à lâcher le cubisme – reste à savoir si le cubisme le lâchera aussi facilement – mais il avait une bien belle nature morte aux Indépendants, ajoute-t-il, plus conciliant pour son ami.*
- ◆ La maladie contractée en 1920 nécessite des traitements répétés, et Loutreuil doit faire le 7 juin un court séjour à l'hôpital pour y subir une ponction lombaire, séjour à l'issue duquel il *compte, travailler sans désespérer pendant tout l'été.*
- ◆ C'est en fait chez lui, à Belleville, que Maurice poursuivra en large part son activité de peintre, au cours de cette année, avec la satisfaction - les beaux jours venus - de pouvoir y réaliser en plein air plusieurs peintures importantes, comme " le nu orange dans le jardin " et le " nu aux mains jointes assis devant le feuillage " : – *J'ai installé une sorte de tente dans mon jardin – où je travaille le nu.*

- ◆ Mais il reste en proie à la solitude en dépit des quelques visites de Suzanne Dinkes, dont il avoue, après avoir peint à nouveau son portrait : – *ma camarade tient mal ses promesses et s'oriente d'une manière peu intéressante* ; toujours en proie au doute aussi, lorsqu'il constate : – *Le secret de la peinture me semble de plus en plus indéchiffrable.*

■ L'ALLEMAGNE

- ◆ Un voyage d'un mois à Berlin en août et septembre, en visitant au passage Cologne et Liège, vient éclairer la fin de l'été.
- ◆ Loutreuil juge *magnifique - l'architecture urbaine* de Berlin où, logé dans le quartier des peintres, 40, Wielandstrasse à Charlottenbourg, il peut faire venir à domicile des modèles pour 100 marks par séance,
 - *J'ai une amie qui a dix huit ans !* écrit-il alors à son camarade le céramiste Marcel Stahl ; peut-être s'agit-il du modèle qui a posé pour le nu très juvénile connu sous le titre de “ nu de l'été 1922 ” ?
- ◆ L'artiste parcourt l'important musée de peinture ancienne - s'arrête plus spécialement devant les œuvres françaises du musée de peinture moderne (œuvres de Renoir, Cézanne et Matisse en particulier, voisinant avec de *bonnes pièces* de Sisley, Pissarro, Manet). Maurice rencontre Serge Charchoune, dont il voit avec intérêt l'exposition à la galerie “ *Der Sturm* ” en même temps que la présentation d'œuvres d'Hélène Grünhoff, sa compagne, et d'aquarelles de Ossip Zadkine.
- ◆ Place Augusta-Victoria, il devient vite un familier du Romanischer Café, *rendez-vous berlinois des intellectuels – comme à Paris le Rotonde* – parmi lesquels il a la satisfaction de retrouver fortuitement *différents intellectuels russes connus à Paris.*
- ◆ Sur la recommandation de Chantal Quenneville-Hallis, le peintre fait en outre la connaissance de l'écrivain Ilya Ehrenbourg, qui séjourne à Berlin après avoir été expulsé de France à son retour de Russie l'année précédente.

Les 2 hommes s'accordent pour ne *pas aimer du tout ce qu'on appelle “ expressionnisme ”.*

Leur approche du cubisme semble en revanche les séparer : à l'affirmation de Loutreuil que *les meilleures choses sont les moins cérébrales*, Ehrenbourg répond en citant ce mot de Georges Braque “ – *J'aime la mesure qui corrige l'émotion*”. Maurice conclut : – *ça me rappelle les religieuses qui mettaient des caleçons aux statues de Michel-Ange – Je crois aussi que la mesure est la chose la plus magnifique du monde dont l'homme puisse s'emparer. C'est le but de tous nos instants. C'est dans la mesure qu'est l'absolu pour l'homme ; c'est elle seule qui peut faire de lui un Dieu – mais je trouve que c'est justement l'émotion qu'on doit charger de trouver la mesure – je veux dire que c'est seulement par l'émotion qu'on se trouve en contact avec tous les éléments dont on a à tenir compte et que tout ce qui est en dehors d'elle est inévitablement partiel, insuffisant, pauvre. Bouddha disait paraît-il, “ ce qui importe le plus en toutes choses c'est le “ ah ! ” qu'elles nous font faire ”.*

Ainsi Loutreuil faisait-il sienne une des constantes qui rapprochent nombre de peintres de l'Ecole de Paris, - souvent originaires d'Europe centrale : l'élément émotionnel leur est un facteur commun.

- ◆ De ce voyage, le peintre rapporte finalement une quinzaine de toiles dont un nu de dos qu'il présente au 15ème Salon d'Automne, avec deux autres peintures.
- ◆ Mais à Paris, au retour, malgré quelques achats d'amateurs nouveaux, ses ventes restent insuffisantes comme il le constatait déjà l'hiver précédent en écrivant : – *Je travaille beaucoup et je vends très peu – Enfin je dois patienter sans doute, jusqu'au jour où je pourrai vendre moi aussi pour 220.000 francs de peinture.* Pareille patience allait être épargnée à Soutine, même si les achats que lui fit le docteur Barnes à l'époque n'atteignirent pas un tel chiffre.
- ◆ Maurice doit donc décider en décembre, pour alléger ses soucis financiers, de louer en totalité sa petite maison ainsi que l'atelier contigu, et d'habiter un nouvel atelier en planches qu'il entreprend de construire de ses mains sur un coin du jardinet avec du bois de récupération.

1923

- ◆ L'année semble s'annoncer sous le signe de la stabilité. Le peintre achève son nouvel atelier et peut commencer à y travailler. Les expositions auxquelles il est invité à participer se succèdent (8 dans l'année), organisées notamment : - à la galerie La Licorne par la revue “ Montparnasse ”, en janvier, avec une vingtaine d'artistes de Montparnasse, (en hommage à Modigliani, un portrait de femme exécuté par l'artiste et prêté par le Commissaire Léon Zamaron occupe la place d'honneur) - à la Librairie Montparnasse, en avril, avec Kasimir Zieleniewski et Raymond Billette (qui peint alors par “ *association d'impressions* ”) - puis au Musée du Mans, où Henri Gizard, ami de Loutreuil, est également représenté.
- ◆ Soucieux d'échapper à toute forme d'appartenance (abonnements ou engagements), Loutreuil oppose à l'invitation de Gizard, qui lui propose d'adhérer au Mans à *la Société des Amis des Arts*, le

même refus qu'aux Anciens Elèves du lycée, aux Sarthois de Paris, à "l'Encrier", à "Montparnasse", etc... et s'en explique : – *mon existence s'est continuellement écoulée depuis le sortir de l'enfance dans une telle horreur que je me suis depuis longtemps déjà désolidarisé d'avec mes contemporains – je ne cherche pas à sous-entendre pour cela que c'est leur faute – Je ne comprends rien à ce qui m'est arrivé et toute société me fait peur – je n'en conçois qu'une dont nous sommes loin – et dont je ne veux même pas parler n'ayant jamais réussi à l'expérimenter moi-même.*

– *Je reste avec mon chaos et je ne veux pas en sortir ... par la porte de secours.*

- ◆ Il paraît en revanche, à la même époque, s'intéresser à l'organisation le 4 mai d'un bal à Bullier au profit d'une association pour les artistes nécessiteux ; il précise qu'à l'intérieur seront des loges décorées par les peintres, sans toutefois indiquer la part qu'il peut y avoir prise.
- ◆ En mai, une peinture de Loutreuil est sélectionnée pour le 1^{er} Salon des Tuileries créé par les moins vieux des sociétaires de la Nationale pour confronter les écoles nouvelles, avec le souci de grouper par affinités français et étrangers.
- ◆ Toujours attentif aux travaux des autres artistes, Maurice fait la connaissance de Gaspard Maillol, à l'occasion d'une exposition de ses papiers à la Licorne.
Après de premiers essais faits avec son oncle le sculpteur Aristide Maillol, près de Marly en 1914, auxquels la guerre avait mis fin, ce " *musicien-peintre-vigneron et terrien* " avait tenté de relancer au Mans en 1920, avec l'aide de Pierre Térouanne, la fabrication de papiers à la forme pour artistes, les papiers de Montval (à base de " *fibres de tissus de chanvre effilochés* "), mais dut y renoncer après 3 ans.
- ◆ Chez Bernheim-Jeune, Loutreuil admire une exposition de Matisse qu'il trouve très supérieure à celle de l'année précédente – *Les toiles douteuses y sont rares et il y en a beaucoup de remarquables, séries de femmes habillées ou nues en orientales dans une chambre donnant sur la mer. – quoiqu'il travaille certainement un peu en vue de la vente, c'est tout de même un peintre très attachant...*
- ◆ Les belles choses de Vincent Van Gogh et de Paul Cézanne qu'il voit également en juin, aux cimaises de Bernheim, n'échappent pas à son attention, mais c'est à Henri Matisse et Raoul Dufy, que vont ses préférences du moment.
- ◆ Si Othon Friesz et aussi Gabriel Fournier, figurent parmi les peintres actuels qu'il préfère, – *comme nouveau, ajoute-t-il, je ne vois guère que Pascin et Hermine David – leur art toutefois n'est pas exempt de compromissions – Je veux dire qu'il manquerait peut-être d'une base substantielle – mais ils sont d'une intelligence très avertie.*
– *Une femme qui a dernièrement fait beaucoup de progrès c'est Chériane, constate-t-il par ailleurs, peu après avoir estimé que Derain cherche dans une peinture avant tout, le drame.*
- ◆ Par contre - bien que gendre de Paul Fort - le peintre Gino Séverini, revenu à la tradition figurative après avoir illustré la " *grandeur futuriste* " au côté de Marinetti, (dans un esprit d'ailleurs assez proche du cubisme), ne trouve pas grâce à ses yeux : – *je n'ai aucune confiance en lui. – Je crois qu'entre Séverini et un élève ou professeur académique il n'y a jamais eu de sérieuses différences – quant à tous les autres cubistes ou ingristes si intéressants qu'ils puissent être, ils font autre chose que de la peinture.*
Et Loutreuil d'ajouter : – *Je crois qu'entre image et peinture il y a lieu de faire une différence fondamentale – que jusqu'à présent, personne n'a pu faire sans dommage, bon marché de sa sensibilité, – qu'au Louvre, le bœuf écorché de Rembrandt est d'un travail très supérieur à la " Bethsabée " qui se trouve juste en face – que dans le travail tout dépend de la force d'énergie impulsive autant que contenue qu'on y met, etc... Je pourrais multiplier les arguments qui moi, me convainquent, mais je ne puis penser qu'avec la cervelle que j'ai et qui est bien peu de chose en face du Problème.*
L'artiste écrit par ailleurs, à ce sujet : – *Pour ma part, je limite le problème auquel je désire m'attaquer, à la seule peinture et je la vois dans le phénomène aussi spontané et direct que possible – à 3 éléments inséparables et confondus : le peintre, le motif et une unité minimum de temps. Cela se rapproche peut-être des impressionnistes, mais en rejetant complètement leur romantisme – et je crois que le nom le plus propre serait de " peinture directe ".*
- ◆ – *Je vais au Parnasse tous les jeudis soir, et j'y vois pas mal de peintres, rapporte alors Maurice à ses amis Hallis, avec lesquels il entretient à l'époque une correspondance suivie.*
- ◆ Installé dans son nouvel habitacle, Loutreuil se dispose à travailler sans désespérer tout l'été, bien que désorienté et dépité par la versatilité de S. Dinkes, à nouveau silencieuse après lui avoir écrit " – *Je n'ose plus aller vous voir – pourtant je sais toute votre bonté...* ".

■ SEJOUR DANS LA SARTHE

- ◆ La difficulté de trouver des modèles, le désir de faire du paysage, et peut-être aussi le besoin d'être

moins seul, le décide finalement à aller passer à Mamers les mois d'août et de septembre, chez son frère Arsène et sa belle sœur Berthe.

Il sollicite leur hospitalité et croit les rassurer en leur précisant : – *je me proposerais uniquement de travailler, c'est vous dire que je ne fréquenterais personne – et observerais une tenue vestimentaire correcte.* (tenue vestimentaire dont certains eurent cependant l'occasion de constater qu'elle se limitait parfois au seul plastron de la chemise, sous le veston...).

- ◆ Le peintre rejoint finalement Mamers le 6 août, après avoir été retardé par un litige résultant d'un début d'éboulement de son jardinet, consécutif à des travaux d'excavation faits chez son voisin.
- ◆ Outre des paysages, il rapportera de ce séjour bénéfique un portrait de sa belle sœur, ainsi qu'un important portrait de son frère que ce dernier conservera, en même temps que plus de 300 des lettres qu'il reçut de Maurice.

La charge affective qui émane de cette œuvre, vient aujourd'hui compléter les lettres transmises par Arsène Loutreuil, en les enrichissant d'un élément pictural qui paraît curieusement manquer pour illustrer les lettres de Vincent Van Gogh à Théo.

- ◆ Le retour de Maurice à Paris semble être marqué par des ventes encourageantes à quelques nouveaux amateurs. Résultat modeste, toutefois, face au tapage qui se développe autour de Soutine “ *sur qui - assure Marcel Hiver - la mercante essaie de faire un bon coup* ” à l'occasion d'un nouveau passage à Paris du mécène américain Albert C. Barnes, “ *mammoth doré* ” dont Paul Guillaume se serait institué “ *l'astucieux cornac* ” pour le promener dans les ateliers des artistes... Barnes ne vint pas chez Loutreuil, qui ne pouvait qu'être rebelle à toute forme de mise en scène autour des artistes, comme il l'avait prouvé à l'occasion du Salon de l'Œuvre Anonyme
- ◆ En septembre, Maurice envoie une nature morte et 2 aquarelles, à une importante exposition collective organisée par son ami Perrin, dans le cadre de la 1^{ère} Foire de Tananarive.
- ◆ En novembre, il participe au “ *Salon du Montparnasse* ”, organisé par l'éditeur-marchand de tableaux Eugène Figuière, dont Alexandre Mercereau avait dirigé la collection littéraire. C'est Figuière qui publia, “ *Du cubisme* ”, par Albert Gleizes et Jean Metzinger, ainsi que, plus tard, “ *Le Vieux Montmartre* ”, par André Warnod.

■ 16^{ème} SALON D'AUTOMNE

- ◆ Loutreuil présente au même moment 3 toiles, (dont 2 paysages peints à Mamers), au 16^{ème} Salon d'Automne, qui le conduit, peu après avoir écrit à ce même sujet un important article pour un journal de Los Angeles, à réaffirmer sa conception de la peinture à son amie Marthe Lepeyre : – *Pour ma part, je suis tout à fait en désaccord avec les cubistes d'une part et de l'autre – avec les néo-classiques – Je ne conçois comme signification du mot peinture, que le travail direct, sur nature et aussi spontané que possible – ce qui ne veut pas dire impressionniste – mais plutôt dans le sens de “ construction de la sensibilité ” – c'est-à-dire que le travail, au lieu d'obéir à des préoccupations extérieures comme chez les impressionnistes, doit s'inspirer bien plutôt des réactions intérieures du peintre, mal définies jusqu'à présent, mais dont le tumulte en accord simultané avec la perception de la nature et son mouvement contient et contient à lui seul toute la richesse artistique – laquelle a tout à craindre et s'évanouit à la moindre atteinte sacrilège de cette chose qui lui est complètement étrangère et qu'on appelle “ idée ”, “ raison ”, “ sujet ”, ou même “ forme ”, “ ressemblance ”, etc ...*

Mais il y aurait tant à dire là-dessus – et au-dessus de tout ce qu'on pourrait en dire, il y aurait encore tant à chercher, le pinceau en main...

Car je considère toujours que l'art est un des meilleurs moyens de recherche de la vérité.

- ◆ Pour le journal américain, Maurice avait au préalable exposé ses vues sur les peintres présents au Salon, en y opposant le néo-classique (avec Favory, Barraud, Perdriat, Lhote, Sabbagh, Roche) à la peinture de sensibilité, (avec Lemercier, Galibert, Chotin, Randall, Davey, Pearson).

Suivait une réflexion sur le problème de la femme peintre – quelques-unes d'entre elles étant passées avec une rapidité prodigieuse et une audace rare, de travaux insignifiants à des qualités remarquables – mais qualités retirées hélas trop souvent, non pas de la nature elle-même, mais du travail de tel ou tel autre peintre masculin.

Errement passager, pérégrination passagère dans l'histoire du développement féminin ou nécessité fonctionnelle ? Le rédacteur posait la question sans conclure.

Puis était suggérée par le peintre, toujours désireux de clarté, une classification des artistes qui permettrait de déterminer la part des œuvres de culture française, – même si les auteurs sont étrangers ou de culture étrangère même s'il s'agit de peintres français.

Ainsi - mieux qu'un commentateur - était-ce un créateur – directement impliqué dans l'alchimie spontanée qui résultait à l'époque des affinités entre artistes – qui, parmi les premiers, se souciait dès 1923, de la nature spécifique de la création artistique, à l'époque où Montparnasse, creuset où

se forgeait l'innovation, voyait converger toutes les différences – tantôt pour s'y fondre, tantôt pour s'y exalter, au feu de la culture française.

- ◆ Au même moment, cependant, le Comité du Salon des Indépendants songeait bien au contraire à adopter, pour 1924, le placement des artistes par nationalités. Cette mesure, jugée xénophobe, vivement critiquée par Florent Fels, dans un article des Nouvelles Littéraires du 3 novembre 1923 qui n'a certainement pas échappé à Loutreuil, qui en était un lecteur assidu, entraînera, avec le départ de nombreux étrangers, la démission spectaculaire de peintres nés en France tels que André Dunoyer de Segonzac, Fernand Léger, Jean Lurçat, Francis Picabia.
- ◆ Quinze mois s'écouleront avant qu'un critique - en l'occurrence André Warnod - fasse écho à la suggestion de Loutreuil, et constate : – “ *il est très difficile de préciser ce que les étrangers nous empruntent et ce que nous leur empruntons* ”. Face à la frilosité ou au chauvinisme – voire même aux propos racistes – de certains critiques, la position des artistes – mieux placés que quiconque pour mesurer l'intérêt primordial de cette question – s'affirmait cependant sans ambiguïté. A Jacques Guenne qui lui demandait : – “ *Voyez-vous avec regret l'envahissement de notre école par des artistes étrangers ?* ”, Dunoyer de Segonzac répondra d'ailleurs dans “ l'Art Vivant ” en 1928 : – “ *Bien au contraire. Je me réjouis, comme vous, de ce que la France soit actuellement le “ foyer de la peinture ”. Et il n'est pas douteux que ces étrangers nous aident à renouveler notre vision. Au reste, notre génie sait toujours garder son indépendance, s'il ne refuse pas de s'enrichir des influences étrangères. Songez à Byzance, à l'Italie, à la Flandre...* ”.
- ◆ Ainsi se confirmait, en 1923, dans l'esprit affirmé dès 1921 par Géo-Charles et Clergé, la définition d'un caractère spécifique majeur qui différencie l'Ecole de Paris de l'Ecole Française stricto sensu : “ *la transformation des images résultant de la rencontre entre traditions locales et nationales multiples* ” ; définition qui ne fait d'ailleurs que reprendre les termes dans lesquels Tsvetan Todorov a cru pouvoir distinguer la naissance, dans des conditions analogues, d'une 1^{ère} Ecole de Paris, au temps où s'élaborait le manuscrit “ *Les Très belles Heures* ” du Duc de Berry.
- ◆ Ainsi, dès 1923, Loutreuil invitait-il à réfléchir - par sa vie, ses propos et son œuvre - à l'innovation résultant du “ *concert* ” des “ *prodigieuses forces vives* ” déployées par ces artistes, français et étrangers, qui ensemble avaient fait de Paris leur commune “ *patrie d'art* ” – innovation qui, bien que constituant la condition déterminante de l'appartenance de chacun d'eux à l'Ecole de Paris, n'a toujours pas fait, l'objet d'une synthèse...

■ CHRISTIAN CAILLARD

- ◆ L'automne venu, Loutreuil est à Paris; tantôt dans son atelier de Belleville, où il choisit pour modèles de ses natures mortes les humbles objets usuels qui l'entourent et les fruits de saison; tantôt à Montparnasse où il reprend ses habitudes et son travail en académie. Agé de 37 ans, Il y figure parmi les “ aînés ” à qui les plus jeunes demandent conseil, comme le fait parfois Kostia Terechkovitch en lui montrant ses dessins.
- ◆ Pour aller d'une butte à l'autre, il fait souvent route commune avec un nouveau voisin de Belleville, Christian Caillard, son cadet de 15 ans, un jeune peintre qui vient d'élire domicile 79 boulevard Sérurier et qui, comme lui, travaille à la Grande Chaumière. Neveu par alliance de Henri Barbusse, Caillard est l'un des petit-enfants du poète Catulle Mendès et de la compositrice Augusta Holmès, sa compagne.
- ◆ Les deux peintres s'abordent un jour, au sortir du métro. C'est le début d'une très courte mais intense amitié, à laquelle seront associés les amis proches de Caillard – Irène Champigny, en particulier, dont le dévouement suivra Loutreuil jusqu'au bout. Maurice écrira d'ailleurs à cette dernière peu avant de mourir : – *pour moi, c'est une providence de vous avoir rencontrés tous les deux, alors que j'étais à bout, littéralement broyé sous la morgue annihilante de Suz. qui pesait sur moi depuis 6 ans et les autres affres antérieures – toute ma jeunesse ayant été épouvantable sous le côté affectif et soutien moral de la femme.*
- ◆ Il convient de souligner à ce sujet combien le malheureux est encore soumis à l'époque à la pression qu'exerce sur lui l'attitude contradictoire de Suzanne Dinkes, qui le réduit au rôle de confident, alors qu'il rêve encore d'en faire sa compagne. Les lettres et les visites désarmantes se succèdent ; destructrices : – *Il m'en arrive une dure...ma camarade est venue me voir et m'a appris qu'elle était mariée...depuis 3 mois ! – Elle m'a dit qu'elle allait divorcer etc... Je n'en crois rien – Je lui ai dit de s'en aller et de ne revenir que libre.*
- ◆ La douleur est trop forte. Il s'en ouvre avec toute sa pudeur, mais en termes déchirants à l'amitié déjà ancienne de Marthe Lepeyre : – *Quant à la vie, j'ai été littéralement crucifié par elle – et il me reste de toutes les souffrances et déceptions subies, une amertume et une tristesse insondables. J'ai saigné à toutes les misères du cœur – les beaux jours se sont écoulés et sont partis, sans moi, et tout est perdu maintenant sans même avoir vu le jour – et je n'ai même pas de souvenirs pour*

me consoler. Je dis cela à haute voix parce que je voudrais que cela n'arrive pas à d'autres. – Heureusement - ajoute l'artiste - que l'inquiétude du travail subsiste à tout et que ses joies sont intactes.

Malheureux en amour, Loutreuil n'est pas pour autant un peintre " maudit ".

■ NOUVEAU DEPART

L'AFRIQUE NOIRE

- ◆ Malgré son amitié naissante pour Caillard, la tentation de voyager tenaille à nouveau Maurice. Tout l'y pousse : les difficultés de sa vie à Paris et surtout les nouvelles désillusions, entretenues par ses rencontres avec Suzanne Dinkes.
- ◆ Partir pour moins souffrir et pour sauvegarder son travail :
 - en mai, déjà, il avait dit : – *Je me paierais bien volontiers un voyage à Tombouctou ou seulement Dakar* ;
 - en octobre il avait confirmé son intention de *se préparer au cas où il (lui) serait possible et avantageux d'entreprendre un voyage.*
- ◆ Comme lors de son départ en 1914, la décision intervient brusquement :
 - Avec le concours de Manuel Ortiz de Zarate, Loutreuil a postulé une place de professeur de dessin à Quito ; la réponse se fait attendre (elle sera négative).
 - Après s'être enquis d'un *emploi possible, comme manœuvre ou aide quelconque dans la navigation pour quelque destination de l'Afrique ou l'Asie*, l'artiste arrête son choix sur le Sénégal.
 - Sans même cadenasser la porte de son atelier, sans même prévenir ses amis, sans préparation, et avec des moyens nettement insuffisants, Maurice quitte Paris pour Marseille, où Marthe Lepeytre a raconté plus tard l'avoir vu la veille de son embarquement - pour la dernière fois -, au cours d'une entrevue qui tourna plutôt à l'affrontement.
- ◆ De Marseille, le peintre voyageur annonce à son frère son départ le 30 novembre, : – *je pars ce matin sur " l'Arménie " compagnie Paquet, pour Dakar, où je compte travailler quelques mois (un collectionneur m'a fait avoir un billet gratuit de Marseille).*
- ◆ Traversée difficile comme passager de pont en compagnie d'émigrants turcs et arabes avec lesquels il doit *coucher une partie du temps sur une passerelle de la machinerie*, sans manquer pour autant de faire *beaucoup de croquis sur le bateau et même de la peinture au milieu d'eux !*
- ◆ L'arrivée est décevante : – *tous les obstacles se sont dressés tour à tour, et comme si ce n'était pas assez de débarquer à Dakar avec une blennorragie attrapée avant mon départ...*
- ◆ Certes, *il y a des types magnifiques et les femmes une fois parées ont une allure merveilleuse* ; mais la vie hors de prix à Dakar et les conditions de travail difficiles obligent rapidement Maurice à partir vers le sud ; à Ziguinchor, en Guinée française, d'abord ; puis - faute d'avoir pu s'y loger - en Guinée portugaise, dans l'espoir d'aller travailler à Bissao.
- ◆ Arrivé à San Domingos, où il est pour Noël, Loutreuil passe quelques jours dans la précarité la plus totale, sans avoir pu encore manger, ni coucher convenablement depuis son départ :
 - Dans ce *petit poste de l'intérieur de la Guinée Portugaise où il n'y a que le commandant d'Européen – Il n'y a aucun commerçant et les nègres n'y ont rien à vendre, sauf, par exemple, une femme que je pourrais me procurer pour 150 fr. et il y en a de très jolies. C'est très tentant.*
 - *Je me borne au végétalisme et je vais très bien, sauf cette maudite blennorragie qui m'empoisonne toute l'activité.*
 - *Je vis uniquement de riz que je fais cuire tant bien que mal dans de l'eau pas très bonne.*
 - *Jusqu'à présent malgré tous les conseils qu'on m'a donnés, je n'ai pris ni casque, ni lunettes, ni quinine.*
 - *Heureusement que le Commandant du poste portugais où je me trouve, est un homme charmant qui fait tout ce qu'il peut pour m'aider*
- ◆ Toujours sensible au " *milieu ambiant* ", et à défaut de pouvoir travailler comme il voudrait, Maurice ne manque pas de s'intéresser à la richesse du monde végétal et animal qui l'entoure, au cours de promenades en brousse, en automobile, avec l'administrateur portugais, et quand *les panthères viennent jusque dans le poste...*

1924

- ◆ – *Mais, cette vache de guerre avec laquelle on en a jamais fini, a désorganisé le service des bateaux.* Le voyageur se voit contraint, le 4 janvier, de revenir sur ses pas en regagnant le sud du Sénégal.
- ◆ Ramené en automobile par un *gros commerçant* qui l'héberge gratuitement, Loutreuil trouve finalement à Ziguinchor, sur les rives de la Casamance, des conditions de vie acceptables dans ce *pays admirable*, et surtout une abondance de modèles dont la beauté n'a rien à envier à celle des

indigènes de Dakar.

- ◆ Stimulé par les nouvelles venues de France concernant les ventes de ses peintures par Caillard, ainsi qu'au Salon d'Automne et à Madagascar, Maurice reste là deux mois, bien décidé à *travailler d'arrache-pied et qualitativement*, avec le souci de *lutter contre la couleur locale afin de ne pas rapporter des tableaux trop pompiers !* " Homme assis fumant la pipe ", " Sénégalaise en rose ", " Mère allaitant son enfant " en témoignent, comme aussi ces paysages, peints sous ces arbres, dont André Malraux dira qu'ils sont " *semblables à des platanes géants qui étendent sur la forêt leurs branches souveraines et ne se souviennent plus du temps où ils parlaient aux hommes...* " .

- ◆ La multiplicité des obstacles rencontrés (en dernier lieu une infection par la *puce du porc*) incite finalement le peintre à revenir directement à Paris, convaincu que *l'Afrique n'est pas encore à la portée des budgets modestes*.

On peut toutefois se demander si l'arrivée d'une lettre de Suzanne Dinkes, lui annonçant que son divorce récemment prononcé refaisait d'elle une femme libre (bien qu'elle fût enceinte à l'époque) et lui déclarant " *vous êtes l'Etre que je respecte et que j'admire le plus de toute la terre* ", n'est pas venue hâter quelque peu son retour...

- ◆ Après de brèves escales aux Canaries d'abord, puis, à Casablanca le 16 mars, il revient à Paris le 21 mars, nanti d'une importante série de portraits et de quelques paysages, mais épuisé au point que le médecin lui conseille - mais en vain - d'entrer à l'hôpital.

- ◆ Retour plutôt heureux. Loutreuil retrouve ses nouveaux amis.

- ◆ Caillard - dont il peint le portrait - lui fait les honneurs de son achat à Rodolphe Bosshard de la *petite tête* que les 2 amis avaient remarquée comme une *très bonne pièce*, au Salon de la Folle Enchère, peu avant le départ de Maurice pour le Sénégal.

- ◆ Christian l'embauche aussitôt à Belleville pour faire du batik à cinq francs de l'heure (des écharpes sur crème de Chine en particulier), et lui permet ainsi d'arrondir son budget sans trop de fatigue, puisqu'il n'a pas à se déplacer pour ce travail.

- ◆ Champigny, de son côté, se démène pour présenter et vendre ses toiles : une dizaine trouvent acquéreur entre le 12 mai et le 15 juin !

- ◆ Maurice accepte d'autre part de revoir Suzanne Dinkes, en indiquant toutefois : – *Ce que nous aurions pu être l'un pour l'autre est définitivement clos et terminé par son mariage, même alors qu'elle est à présent divorcée – mais elle peut venir tant qu'elle voudra – elle sera la bienvenue – mais à condition que je garde toute ma liberté – quant à l'enfant qui doit venir je ne veux en aucune façon faire connaissance avec lui.*

Contrairement à ces intentions, il n'est pas exclu que le peintre ait vu l'enfant, au moins une fois, à l'occasion d'un rendez-vous avec sa mère dans les premiers jours d'octobre, devant le mur des Fédérés du Père Lachaise, près duquel Suzanne avait l'habitude de promener l'aînée de ses 3 filles, née le 27 avril précédent, de sa première et brève union.

- ◆ Ainsi paraît devoir s'ébaucher autour de Loutreuil la formation d'un petit groupe de jeunes artistes, " *unis* " - selon André Warnod - " *par des liens d'amitié* " (et de voisinage) " *autant et plus peut-être que par une parenté esthétique – qui savent garder intact chacun leur tempérament mais travaillent dans le même sens, ayant tous pour leur art le même amour et le même respect...* " .

De ce petit cénacle belleillois de la rue du Pré-Saint-Gervais, qui existera quelques mois à peine, le journaliste ne manque pas d'ajouter que " *ces peintres ont en eux de grandes possibilités mais (que) ce serait les trahir que trop parler de leur collectivité. – Les routes qu'ils suivent sont différentes...* " .

Pas question donc ici, d'une Ecole du Pré-Saint-Gervais, pure invention dont l'appellation est apparue plus tard, sous la plume de commentateurs avides de créer des formules.

Il s'agit tout au plus du respect de jeunes peintres envers leur aîné, Loutreuil, et son œuvre issu des chemins de Montparnasse, autant que d'une brève amitié, que rendra éphémère la mort prématurée de l'artiste.

Parmi ces jeunes artistes figurent Eugène Dabit, (peintre avant de devenir écrivain et l'auteur de " Petit Louis " et de "l'Hôtel du Nord"), que Caillard a connu à l'académie Biloul, et la jeune Béatrice Appia, peintre et graveur devenue l'épouse de Dabit en juillet 1924.

- ◆ Au fil des mois qui suivent vient rapidement s'ajouter, à la déficience chronique due à la contamination antérieure de Loutreuil, le poids d'une maladie supplémentaire, sans doute contractée en Afrique, et dont les conséquences lui seront fatales.

Bien que très éprouvé par le mal qui chemine en lui, Maurice trouve la force d'adjoindre à son atelier de bois un étage qu'il terminera au cours de l'été.

- ◆ Le 2ème Salon des Tuileries, où se retrouvent en mai, avec les Français, de nombreux artistes étrangers de ses amis, tous démissionnaires du Salon des Indépendants (et souvent ses compagnons de cimaise au café du Parnasse et à la galerie de L'Encrier), accueille deux peintures de lui dans le Palais de bois des frères Auguste et Gustave Perret à la Porte Maillot.

- ◆ Montparnasse est dès lors moins présent dans la vie de Loutreuil, sans doute à cause de la

maladie qui l'en éloigne mais aussi parce qu'à l'usage, son atelier de Belleville se révèle favorable à son travail comme à l'accueil de ses amis anciens et nouveaux qui s'habituent à en prendre le chemin – peut-être aussi, enfin, parce que disparaît à l'époque le café du Parnasse, dont il avait été l'une des "figures" avant que les orientations qui précéderent sa vente en 1923, suivie de son absorption par la Rotonde en juin 1924, déterminent la revue "Montparnasse" et la Compagnie des peintres et sculpteurs professionnels, à se tourner vers d'autres lieux pour exposer, (notamment la galerie la Licorne, puis le Caméléon et la Closerie des Lilas).

■ CONCHES EN OUCHE

- ◆ Aux premiers jours de l'été, désertant la Sarthe, Maurice quitte Paris pour la Normandie. Le Calvados, en premier lieu, le laisse sous le charme d'une promenade de 15 kilomètres à pied, sur la route de Honfleur à Trouville dans les premiers jours de juillet : – *Je trouve toujours ce pays très beau et il y a pas mal de coins intéressants où on peut y monter un pied à terre, j'y penserai quand j'aurai vendu beaucoup de peintures – si je puis continuer à peindre et à vendre.*
- ◆ Puis Loutreuil s'établit dans l'Eure à Conches, chez Monsieur Pique, rue du Val, à la recherche de nouveaux paysages.
- ◆ Depuis Saint Elier tout proche, Christian Caillard et Irène Champigny, arrivés quelques semaines plus tard, le tirent de la solitude et de l'ennui.
- ◆ Revenu à Belleville le 15 août, porteur de quelques toiles nouvelles, le peintre trouve la force de terminer les travaux de son atelier, mais passe la fin de l'été dans un état de grande fatigue, et parfois même de prostration. Son travail s'en ressent et il en est conscient : – *Je n'ai pas énormément travaillé – D'une manière générale, en ce moment, la qualité du travail n'est pas ce que je désirerais et je ne sais pas à quoi ça tient...*
- ◆ Son frère et sa belle-sœur passent à Paris en octobre. Il les y voit, pour la dernière fois semble-t-il.
- ◆ Le 1er novembre, Maurice présente une nature morte au 17ème Salon d'Automne.

■ LA FIN

- ◆ Mais l'état de santé de Loutreuil devient alarmant et nécessite son hospitalisation le 20 novembre, ce qui l'oblige à renoncer à l'offre amicale d'Ortiz de Zarate d'exposer dans la toute nouvelle galerie Carmine.
- ◆ Son admission à l'hôpital Broussais pour quelques jours ne l'arrête cependant ni dans la rédaction de ses idées sur la peinture, dont l'objet essentiel est, selon lui, *une construction de la sensibilité*, ni dans ses projets.
- ◆ Inlassablement et passionnément, le peintre poursuit sa réflexion sur l'Art. Les derniers maîtres dont il citera l'exemple, moins d'un mois avant sa mort, seront Cézanne, Renoir et Rodin.
- ◆ Et puis, peut-il faire autrement que d'afficher un optimisme de circonstance que tous autour de lui semblent partager ? : Ses toiles se vendent; même en l'absence d'acheteurs sarthois. – *Une camarade russe que j'ai rencontrée dernièrement m'a dit qu'elle m'avait fait acheter une toile par Rothschild. – ...alors que je commence à avoir des toiles dans pas mal de collections et que certains en ont jusqu'à une dizaine, pas un seul Sarthois jusqu'à présent ne m'a acheté une seule toile.*

"Nul n'est prophète en son pays...", rappellera à ce sujet son ami René-Noël Raimbault, à peine un an plus tard, dans la Revue Mancelle.

Une exposition est en cours ; réalisée par Irène Champigny sur l'initiative d'André Warnod qui la fait engager comme vendeuse : – *J'ai en ce moment jusqu'à la fin du mois des toiles avec un groupe d'amis dans la Galerie de la "Maison de Blanc" place de l'Opéra.*

Une autre est en préparation.

"Le Libertaire" lui consacre un important article et publie ses pensées sur la peinture.

Ses amis anciens et nouveaux l'entourent : Emile Perrin, Marcel Stahli (le céramiste), François Gibon, Georges Letessier, mais aussi André Boss et Marcel Peyrouton (jeunes amateurs), M. Delfini (Préfet de l'Isère, qui lui achète des œuvres importantes), Eugène Dabit, Béatrice Appia, Irène Champigny, et bien sûr, Christian Caillard, avec lequel il projette d'aller peindre dans le midi.

Suzanne Dinkes aussi lui rend visite. Son emprise sur lui semble se faire moins lourde, bien qu'il s'avoue toujours incapable de s'y retrouver dans ce problème de l'homme et de la femme, au sujet duquel, rappelle-t-il, Stendhal écrit "L'amour est la seule passion qui se paie d'une monnaie qu'elle fabrique d'elle-même". – sa dernière citation d'un écrivain...

Mais, n'est-ce pas de lui-même aussi, qu'il a choisi de "s'incarcérer" dans sa recherche d'artiste et dans ses convictions, au point de déclarer avoir refusé le mariage – par discipline morale

personnelle ?

- ◆ La nouvelle d'un début d'incendie survenu dans son atelier de la rue du Pré-Saint-Gervais dans les premiers jours de décembre, alors qu'il avait confié celui-ci à Caillard pour y travailler, ne semble pas troubler le malade.
Serré dans un coin, au risque de mettre le feu à tout ce qui s'entassait à proximité, d'objets et de tableaux, un pauvre poêle rond en tôle, équipé, - pour toute cheminée - d'un tuyau vertical *acheté aux puces*, qui se coudait peu avant le plafond pour s'échapper vers l'extérieur, assurait en rougeoyant le chauffage de la pièce.
L'incendie prévisible survint.
Caillard, absent, revint fort heureusement à temps pour qu'une intervention rapide permît de protéger des flammes la plupart des toiles et des cartons de dessins et d'aquarelles en les précipitant dehors, tandis qu'on s'affairait à sauver l'atelier de la destruction.
Quelques huiles, atteintes néanmoins, brûlèrent partiellement ou cloquèrent à la chaleur, comme ce " grand nu brûlé " que le sculpteur Jean-Claude Ammann prit pour modèle de sa médaille consacrée à Loutreuil par la Monnaie de Paris en 1982.
Le jeune peintre, pas très fier, dut informer Loutreuil du sinistre. – *Ca ne fait rien*, commenta Maurice en apprenant l'incident, (surtout préoccupé qu'il était par la peur qu'avait pu éprouver Caillard) – *L'essentiel, c'est que je les ai peintes*.
- ◆ Loutreuil ne devait plus revoir son atelier.

1925

- ◆ L'état de santé de l'artiste continue à se dégrader. Face aux crises douloureuses qui se succèdent, les ponctions répétées ne font qu'apporter un soulagement passager à Maurice, qui ne manque cependant pas, à l'occasion, de commenter avec humour son état auprès d'un de ses visiteurs :
– *Voyez ; moi qui n'ai jamais eu d'argent, j'ai un ventre de propriétaire !*
Rien ne paraît toutefois inciter son entourage à redouter une issue fatale prochaine, aussi Christian Caillard est-il parti travailler dans le midi, dans l'attente d'y être rejoint par Loutreuil à sa sortie d'hôpital.
- ◆ L'inquiétude et le trouble moral n'en gagnent pas moins le malade, dont personne n'a compris qu'il est, en fait, mourant.
Venue le voir le 1^{er} janvier et lui faire part de ses propres *angoisses du moment*, Irène Champigny a raconté, plus tard, comment, à l'occasion de sa visite, le peintre avait *exprimé sans réserve l'immense peine d'avoir tant et si inutilement donné de lui* :
" – *Ses grandes mains inoccupées, vides de pinceaux, déjà comme étrangères à la vie, feuilletaient machinalement un livre.*
– *Son visage amaigri tremblait – ses lèvres remuaient sans mots et la douceur de son sourire lassé était comme le prolongement du regard avide de ses yeux creux.*
– *Il voyait bien profond en nous. Soudain, il sembla y rencontrer les brutalités même de sa propre vie ; une épouvante inouïe le fit balbutier ; on sentait qu'il eut voulu crier, il parvint à se hisser dans son lit, à s'asseoir seul, et dans un inoubliable élan, il tendit les bras et, de toute sa confiance, appuya contre notre épaule sa figure où coulaient de grosses, de lourdes larmes d'homme en murmurant : " – Oh ! ne faites pas comme moi, défendez-vous, défendez-vous... nous n'avons pas le droit de nous laisser gâcher par les autres – "*.
- ◆ Doutant de ses forces vitales, mais pressentant que la reconnaissance tant espérée de ses efforts est enfin en marche, Maurice écrit tour à tour, dans la dernière lettre qui soit connue de lui à son frère Arsène :
– *Si la santé se rétablit j'ai devant moi les plus belles perspectives de réussite.*
– *Quel dommage si je n'arrivais pas à bien me rétablir – alors que mes efforts et souffrances antérieures semblent sur le point de produire leur fruit.*
- ◆ C'est dans cet état d'esprit qu'en quelques lignes informelles, écrites onze jours avant sa mort, il prend soin de léguer à son jeune ami Caillard, (sa) *maison et terrain de la rue du Pré-Saint-Gervais – ainsi que tout ce qui peut se trouver dans cette maison, y compris (ses) travaux – pour disposer de tout comme bon lui semblera*, précisait-il en huit mots dont il appartiendrait au légataire d'apprécier la portée...
- ◆ En dépit des assurances données par les médecins à Irène Champigny, une péritonite accompagnée d'une forte infection, vient bientôt hâter le décès de Loutreuil qui s'éteint seul à moins de 40 ans, au matin du 21 janvier.
L'autopsie confirmera une cirrhose hépatique atrophique qui ne pouvait être que fatale (cirrhose d'origine virale, puisque Maurice ne buvait pas d'alcool).
- ◆ Coïncidences bien symboliques : L'artiste meurt la semaine même où André Warnod regroupe dans Comoedia, sous le vocable " *Ecole de Paris*", ces artistes novateurs français et étrangers - au nombre desquels il s'était rangé - dont le progressisme indépendant avait marqué depuis un quart

de siècle la vie parisienne, et quelques jours, à peine, après que le critique ait écrit dans le même journal à son sujet:

- ◆ “ ... Nous faisons une place à part à Loutreuil qui est à mon sens un peintre qu'on découvrira un jour et qu'on s'étonnera de ne pas avoir connu plus tôt. Il y a dans sa peinture une puissance sereine et une générosité qui font palpiter ses toiles d'une vie intense, de cette vie intérieure qui est la marque des œuvres de classe. On éprouve devant ses toiles le petit choc qui ne trompe pas ceux qui aiment la peinture. Il y a dans cette peinture une dignité que retrouvent dans la vie du peintre ceux qui connaissent Loutreuil ; une peinture rude, brutale même, la peinture d'un homme qui s'exprime comme il le peut, avec les moyens dont il dispose, avec parfois une maladresse qui vaut mieux que toutes les habiletés du monde. Mais il comprend ce qu'est la lumière, l'air, la couleur, la peinture enfin ! Son tempérament, sa sensibilité apparaissent intacts. C'est la peinture de cette sorte qui nous paraît devoir le mieux résister aux cours des saisons ”.
- ◆ Quelques heures après la mort de leur compagnon, Eugène Dabit lui rend hommage, en dessinant de lui un émouvant portrait ; puis Emile Perrin fixe dans le plâtre l'empreinte de son visage, avant qu'on l'emmène reposer près des siens dans la terre de Chérancé, et que Caillard, - l'ami qui avait ensoleillé ses quinze derniers mois - dépose sur sa tombe une brassée de mimosas rapportés du midi, où tous deux avaient espéré se retrouver pour continuer à consacrer à la peinture... leurs **VIES.**

Jean LEVANTAL
Paris 10/06/2006

Note de l'auteur :

“Je ne sais si tu as jamais senti toute la plénitude de notre longue fraternité, sa gravité et sa beauté ”

(G. PAPINI)

Tout autant qu'ils mériteraient d'être inscrits dans un musée, au bas du portrait émouvant que Loutreuil a laissé de son frère, ces mots, extraits d'un livre qu'il aimait, paraissent désignés pour servir de conclusion aux lettres de Maurice à Arsène, aussi bien qu'ils pourraient en tenir lieu pour les lettres de Vincent à Théo Van Gogh.

Tabarant constatait d'ailleurs, au sujet de Vincent comme de Maurice, un an à peine après la mort de ce dernier : “ *Leurs abondantes lettres sont de même encre. Les mêmes idées, d'humanité et d'art, les font mouvoir, les secouent jusqu'à les terrasser* ”.